7me Année — N° 3 — Mars 1908.

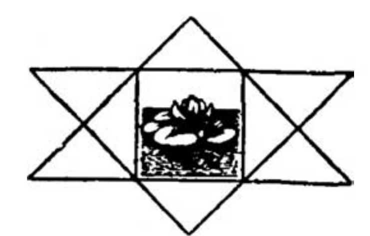
Revue Cosmique

Paraissant le 5 de chaque mois

Directeur : **AIA AZIZ**

Les pensées sont des formations.
La mortalité est temporaire et accidentelle, l'Homme a droit à l'Immortalité intégrale.

SOMMAIRE :



PUBLICATIONS COSMIQUES

PARIS — 40, rue Beaujon 40 (Etoile) — PARIS

6, RUE DE LA POMPE

1908

6, RUE DE LA POMPE

AVIS

En fondant la REVUE COSMIQUE, les dépositaires de la Tradition ont eu pour but de propager un mouvement propre à améliorer le triste état actuel de l'humanité. La Philosophie Cosmique prouve en effet que l'homme n'est pas condamné à l'ombre où le plongent la souffrance et la mort. Elle montre que le défaut de connaissance et les fausses croyances l'ont exposé à ces deux maux.

La REVUE COSMIQUE se propose donc :

1° De démontrer à l'homme psycho-intellectuel quels sont l'objet et le but véritables de la vie, et jusqu'à quel point les capacités humaines peuvent être développées ;

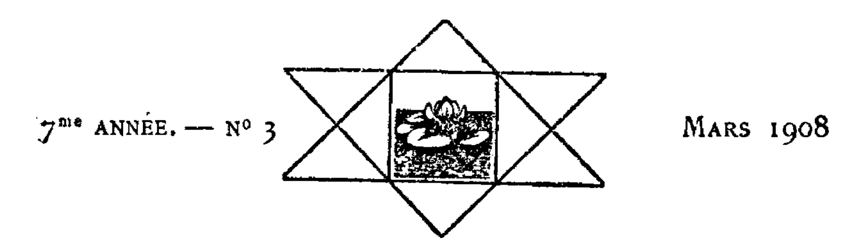
2° De montrer à l'homme psycho-intellectuel qu'il est d'Origine Divine ; qu'il porte en soi la Divinité ; qu'il a la mission de la manifester ; que, par la volonté directe de son divin Formateur son rôle est d'utiliser les forces de la Nature pour transformer l'état actuel de son entourage, dans la mesure de sa propre évolution ; qu'il a ce droit et qu'il peut en évoluer le pouvoir ;

3° De tirer l'homme collectif non évolué de l'état grossier dans lequel il végète, pour l'élever, le spiritualiser et surtout l'instruire à penser par lui-même et l'amener à utiliser ses facultés intellectuelles en lui faisant comprendre sa propre responsabilité et la part qui lui est assignée dans le Cosmos de l'Etre.

4° De restituer la Tradition primitive aujourd'hui transformée, mutilée, perdue, et d'unir la Science à la Théologie sur une base intellectuelle ; de prouver enfin que la mortalité et la transformation rétrograde actuelles sont anormales, accidentelles, et que par son évolution l'Homme est capable de recouvrer avec ses anciens droits son état d'

IMMORTALITÉ INTÉGRALE

7me ANNÉE. — N° 3 MARS 1908



REVUE COSMIQUE

Les pensées sont des formations

Il y a un dicton : « Prenez garde aux sous et les louis d'or se garderont tout seuls ». Avec combien plus d'exactitude peut-on dire : « Prenez garde aux pensées et les actions se garderont toutes seules ».

Les conceptions, les pensées, les paroles et les actions, comme les quatre degrés de l'être physique, se cachent et se manifestent naturellement les unes les autres ; nous disons « naturellement », parce que dans l'état artificiel de la société actuelle, les gens sont généralement dressés à penser selon les conceptions d'autrui, à parler selon la pensée d'autrui et à agir selon les paroles d'autrui. Voyez par exemple le grand nombre de gens qui, à propos des divers topiques du jour, politiques, sociaux et moraux, forment leurs pensées sur les conceptions — ou au moins les idées exprimées — des journalistes, des orateurs publics ou des chefs reconnus de telle ou telle école : et ces hommes, sur les conceptions desquels la majorité base ses pensées au point de souvent les considérer comme siennes, loin d'exprimer et d'enseigner leurs propres conceptions et idées, manifestent ce qui servira le mieux leur politique et assurera leur popularité.

Tous ceux qui étudient la société telle qu'elle est peuvent témoigner que le plus souvent les paroles sont employées plutôt pour voiler que pour manifester la pensée.

Malheureusement, les enfants qui — pour nous servir de l'expression commune — sont bien élevés, sont dressés dès l'enfance à parler et à agir en opposition à leurs conceptions et à leurs pensées. Par exemple un enfant sensitif qu'on oblige à rester dans la présence de certaines gens qui ne lui sont pas sympathiques, conçoit une antipathie en leur présence et ne pense qu'au moyen de s'échapper. Mais les parents ou les tuteurs de l'enfant lui enseignent qu'il doit non seulement s'abstenir de manifester cette antipathie, mais affirme,qu'il est content de la présence de la personne ou des personnes qui provoquent en lui répulsion ou peur. Cette contrainte est une base pour la tromperie et le non naturalisme ; elle empêche la classification naturelle qui est le fondement même de l'unification.

Les actions, loin de revêtir et de manifester les paroles sont aussi fréquemment en complète opposition avec elles. Des instructeurs religieux, politiques, moraux et sociaux fréquemment agissent contrairement à leurs enseignements. Par exemple, combien souvent des prédicateurs populaires qui ne se lassent jamais de dépeindre la beauté et la nécessité de la charité, rendent malheureux leurs familles et leur entourage par le manque de charité. Quant aux harangueurs politiques, ils disent habituellement ce qu'ils ne pensent pas et disent rarement ce qu'ils pensent. Leur unique objet est d'influencer leur auditoire, afin de l'utiliser pour leurs propres desseins ou pour ceux de la politique qu'ils ont intérêt à appuyer. Des chefs sociaux qui enseignent certaines formes de socialisme le font rarement avec une conviction capable d'influencer leurs actions. Peu nombreux sont ceux qui ont le courage et la sincérité de suivre l'exemple d'un certain chef bien connu de la soi-disant libre pensée : il donnait à un grand auditoire une conférence contre la distinction des classes et le capital ; lorsque la conférence fut terminée et que les applaudissements frénétiques de son auditoire ravi furent

quelque peu calmés, il dit : « Mes amis, vous dont j'ap-
« précie tant l'approbation, il y a une chose que je désire « dire avant de quitter l'estrade : j'ai parlé en homme du « peuple et en homme pauvre. Si j'étais d'une noble « lignée et millionnaire, je suis conscient que je regar- « derais d'un point de vue tout différent le sujet dont « j'ai traité ».

La divergence si commune entre les conceptions, les pensées, les paroles et les actions est, comme tout ce qui est basé sur l'égoïsme ou la politique, *non naturelle* et ses effets sont par conséquent anormaux.

Les pensées ne sont des formations que lorsqu'elles sont le vêtement de la conception.



Avant de commencer l'étude des pensées qui sont des formations, il peut être bon de rappeler à l'étudiant que la réception est proportionnée à la responsion et que par conséquent la formation n'est possible que là où il y a de l'affinité, et en proportion de cette affinité. D'où il suit que les pensées d'un individu ne sont capables de formation que dans la mesure où les personnes de son entourage plus ou moins proche ou lointain sont capables de les recevoir et d'y répondre. Lorsqu'une telle aptitude à la réception et à la responsion existe, les pensées seulement alors sont capables de formation. Ceci étant entendu, il sera clair pour les Cosmosophes *qui reconnaissent une seule loi, celle de la charité qui est une avec la justice, et un seul excès, la violation de cette loi,* combien importante est la culture et le contrôle de la pensée, d'autant plus que les pensées qui sont des formations appartiennent au degré de la mentalité qui est pour ainsi dire le centre de l'être physique. Ainsi la pensée d'un individu forme pour ainsi dire le germe de ses paroles et de ses actions ; il y a peu de scènes de violence ou de soi disant crime, peu d'exemples de sublime charité qui ne soient pas les formations de pensées ha-

bituelles ou au moins cultivées. Il s'ensuit que pour l'évolution progressive et l'individualisation de l'être, la culture soigneuse et persistante de la pensée est une des premières conditions.

Chez les prudents qui se contrôlent eux-mêmes, il est vrai que les pensées pourront n'être pas manifestées par des paroles ou par des actions, et qu'en quelques circonstances elles peuvent être si soigneusement voilées qu'elles ne sont pas sentientables même pour les plus sensitifs en rapport avec une personne qui les encourage. Néanmoins leurs pensées sont des formations — formations qui forment et transforment ce qui pour eux est la chose la plus importante entre toutes choses — le moi : C'est justement parce que les pensées sont les architectes du temple individuel de l'Habitant Attributal que leur culture et leur contrôle est d'importance prééminente. La formation et la transformation effectuées par la pensée ne se bornent pas à celle des degrés d'être mental, de l'âme des sens et du nerveux, mais elle s'étend aussi au degré nervo-physique. La forme, et plus spécialement la tête et le visage sont transformés par les pensées à leur propre similitude. Le marché est rempli de panacées pour la conservation de la jeunesse et l'accroissement de la beauté ; mais aucune n'est comparable à la sage et méthodique culture des pensées. Cette culture ne laisse aucune place pour le pessimisme auquel est dû le front aux sourcils froncés, les coins de la bouche tirés et baissés, les yeux ternes, la figure ridée, les épaules courbées et par conséquent la poitrine comprimée, et fréquemment aussi la détérioration des cinq sens généralement reconnus, le ton discordant ou mélancolique de la voix, le tremblement des mains, la langueur ou les battements anormaux du cœur, les nuits blanches et les rêves troublés qui laissent leur empreinte sur la figure et la forme.

*
* *

Parmi les pires effets de la négligence à cultiver la

pensée, sont *le pessimisme et l'égoïsme.* Tous deux tendent à la plus triste de toutes les misères, l'isolement ou la séparation de ses semblables. Au contraire le plus précieux effet de la sage et progressive culture de la pensée est la plus heureuse et la plus bienfaisante de toutes les choses, le *pathetisme d'où provient l'affinité avec ses semblables.* Cet effet est tout naturel : la généralité des hommes ne s'occupe que de ses besoins et soucis immédiats, et souffre d'un surmenage réel ou supposé ; c'est pourquoi tant d'hommes cherchent instinctivement ceux qui offrent pathétiquement réception et responsion à leurs *maux* réels ou imaginaires et sont contents de tout prétexte pour étaler ou au moins manifester leurs Moi mal satisfaits.

Chez les pessimistes et les égoïstes, ils ne trouvent ni l'un ni l'autre ; les premiers assombrissent encore les ombres et amoindrissent la lumière de leurs peu brillantes espérances ; les derniers sont couverts du luisant de l'égoïsme sur lequel toutes les choses extérieures qui ne touchent pas leur suprême moi tombent comme l'eau sur le dos d'un canard. Le monde, avec toute son apparente insensibilité et indifférence, est mal satisfait ; il est assoiffé de sympathie, de repos, d'amélioration et, la plupart du temps, l'insensibilité naît du désespoir : la plupart du temps l'indifférence naît de la lassitude et les natures apparemment les plus froides et les plus dures sont souvent comme les plantes qui n'ont besoin que des bons rayons du soleil printanier pour pousser de tendres feuilles et des boutons de fleurs belles et odorantes. Il est écrit d'un certain Initié du passé lointain : « Cet homme est comme de l'ombre au temps de la chaleur, comme un refuge contre la tempête, comme la source d'un rocher dans un pays aride ». Tel doit être le but d'un Cosmosophe, et ce but ne peut être atteint que par la sage culture des pensées qui ont le pouvoir de formation.

*
* *

L'art le plus important de tous est celui de la pensée.

La plupart des douleurs et des chagrins des hommes vient du fait qu'ils n'ont pas appris cet art. *Chaque enfant doit être instruit à penser cosmiquement*, ce qui est synonyme de penser charitablement. *On devrait lui montrer les choses telles qu'elles sont du point de vue de la logique et non de l'imagination ; du point de vue de la charité, une avec la justice, non pas de celui du faux et épuisant sentimentalisme*. Il doit comprendre selon ses capacités de compréhension que la scène où se passe sa vie est une scène dans laquelle toutes les formations doivent lutter et travailler ensemble pour améliorer le triste état actuel des choses ; que l'ignorance et *non nos formateurs* en est la cause ; que les formations terrestres sont le vêtement extérieur de l'Etre qui sacrifia sa personnalité pour l'accomplissement de son grand œuvre ; *que l'homme est de droit le suprême évoluteur et partant le sauveur de l'homme ; que de l'unification en harmonieuse manifestation de l'Holocaustal dépend la capacité de l'homme de remplir son rôle sublime ; que, puisque tout homme fait partie du vêtement et est capable de manifester la même lumière que lui-même revêt, il est un en union pathétique avec l'humanité intégrale et que c'est à la fois son devoir et son intérêt de faire tout son possible pour évoluer et secourir les autres ; que la vie est sacrée, et que, puisque la douleur et la souffrance altèrent les forces vitales, il est incompatible avec la raison et le sens commun, encore plus avec la charité, de permettre à aucun être d'endurer aucune sorte de souffrance, s'il est en son pouvoir de l'empêcher. Tout enfant doit comprendre aussi que sa vie se passera très probablement dans des milieux où la force motrice est le struggle for life, et que de sa propre évolution, par conséquent de son pouvoir d'unification avec ceux pour qui il a plus ou moins d'affinité dépend principalement son pouvoir de se tenir debout et de se frayer son chemin au milieu de la foule houleuse, et d'aider, diriger et réconforter d'autres strugglers selon la mesure de ses capacités. Cet enseignement est de grande valeur parce qu'il est un motif de développer le Moi et qu'il montre au jeune aspirant la vie telle qu'elle est, l'empêchant de s'adonner aux espoirs irréa-*

lisables ; c'est là un remède à la désillusion et aux désappointements qui si fréquemment attendent ceux à qui on a enseigné à dépendre des mérites et du travail d'autrui pour la félicité et le succès, et de ceux qui pensent qu'ils n'ont qu'à ouvrir la bouche, comme les crocodiles légendaires, pour qu'elle soit remplie de de bonnes choses.

Le jeune aspirant entrera ainsi, sur la scène de la vie, préparé aux obstacles ; il comprendra que, quoique, comme tout être terrestre, il soit son propre cosmos, il est parmi des milliards d'êtres qui sont aussi leur propre cosmos et qui, sauf peut-être une ou deux exceptions sont attirés vers lui dans la mesure exacte où ils le considèrent comme capable de leur donner de la satisfaction ; et cela non par suite d'aucune faute, mais en raison du désir naturel de la conservation de soi-même et de l'aptitude à la manifestation qui en résulte et est en réalité le ressort principal de l'action. L'enfant doit apprendre que dans les circonstances actuelles il ne peut généralement pas s'attendre à être aimé pour lui-même,et que même s'il paraît être ainsi aimé, l'amour est,à peu d'exceptions, déterminé par la satisfaction de celui qui l'aime, et au bonheur de qui il est par conséquent essentiel. (Il y a des milliers qui aiment ceux qui leur appartiennent ; mais vraiment peu nombreux sont ceux dont l'amour est inaltérable lorsque le bien-aimé appartient à un autre ; et il n'y a peut-être rien de plus sublime qu'un tel amour.)

Tout enfant doit être instruit de la valeur de l'unification qui est basée sur la connaissance : la même Lumière, une et Indivisible, habite tout être, et le pouvoir de manifestation dépend du développement et du bien-être individuels. C'est pourquoi le devoir et l'avantage de tout homme est d'aider au bien-être de tous ceux avec lesquels il est en rapport. Cet enseignement simple et sain se trouvera utile pour cultiver la pensée et pour remédier en grande partie aux monstruosités du *pessimisme et de l'égoïsme ;* du pessimisme, parce que l'habitude et la coutume de ne

pas s'attendre à trop écartera les déceptions et le chagrin qu'elles amènent ; de l'égoïsme, parce que la coutume de de regarder son moi comme une partie du cosmos des moi, comme observateur et non pas comme centre de l'univers, montrera l'égoïsme sous son vrai et ridicule aspect. A l'égard de l'égoïsme, *moins il y a de la lumière habitante, plus la tendance est forte à centraliser vers soi-même* ; *même si l'aspirant atteint* à la splendeur du roi des planètes, il fera bien de se souvenir que quoique les satellites circulent autour de lui, lui à son tour circule autour de son centre solaire.

Celui qui cultive sa pensée ne doit jamais oublier que s'il arrive à la force de la pensée — laquelle force est la formation — il encourt une responsabilité nullement petite. Ses pensées, comme les rayons solaires, peuvent faire fructifier ce qu'elles touchent de quelque nature que ce soit ; pour cette raison, il est bon de chercher diligemment à acquérir et à affermir en soi-même l'habitude de diriger son attention et de concentrer ses pensées autant que possible seulement sur les vertus de ceux avec qui il est en rapport. En beaucoup de cas ceci est extrêmement difficile, mais c'est essentiel non seulement en raison de la charité envers ceux de son entourage, mais encore de la charité envers soi-même. Car les épines et les ronces, qui fleurissent d'autant plus rapidement que plus il y pense, pourront non seulement étouffer tou e es te dans l'individu qui le chérit comme si elles étaient précieuses, mais pourront les blesser lui-même. Chez les enfants, l'habitude de penser à leurs plus prééminentes vertus et de les cultiver soigneusement et prudemment a un effet semblable à la méthode de celui qui cultive du blé et qui, au lieu d'arracher les mauvaises herbes et ainsi d'encourir le risque d'arracher les jeunes brins de blé, ou de déranger leurs racines délicates, prépare le sol et y plante de bonne semence, puis laisse tranquille son champ sachant que le blé dominera les mauvaises herbes et que celles-ci périront par manque

de lumière et de clarté solaire. Il y a cependant cette distinction entre celui qui cultive le blé et celui qui cultive l'enfant, que ce que ce dernier pourra considérer comme une mauvaise herbe peut être la germination d'une plante rare qui n'a besoin que d'une culture spéciale pour embellir la vie de l'enfant.

Ceux donc qui aiment véritablement les petits feront bien de veiller à leur fournir des conditions favorables à toute phase de croissance, et ensuite de laisser se faire le développement naturel. Il ne faut pas oublier que l'instinct ou l'intuition des enfants sont fréquemment plus sûrs que ceux des adultes, parce que la contrainte ne les a pas encore gâtés. Il doit aussi être tenu en souvenir que le progrès des enfants, comme le sang vital du cœur et la marée de l'océan, s'avance par vagues ; c'est pourquoi, à l'égard de tout progrès, ce qui est ennuyeux et désagréable en tel temps peut être agréable et sympathique en un autre temps, et cela non par caprice ou par aucune imperfection chez l'enfant, mais simplement parce que c'est le temps pour la vague de bondir en avant ou de reculer selon le flux ou le reflux de la marée. Il doit encore être tenu en souvenir que l'enfant est un être composé, constitué au moins des degrés d'être nervo-physique, nerveux, psychique et mental, et que les conditions propres au bien-être et à la croissance de l'un ne le sont pas toujours pour l'autre : ainsi au moment de la rapide croissance nervo-physique, l'enfant probablement s'opposera à tout exercice mental et à toute chose qui l'empêche de jouir librement de la clarté solaire, de l'air frais et d'un exercice fortifiant. Cette saison passée, il recommencera les études dont il soupirait d'être affranchi, parce que c'est maintenant la saison de la croissance mentale. Il est essentiel d'aider l'enfant dont on désire le bien-être, à comprendre et à observer la loi de la charité, sans déviation et universellement, puis, comme Aba le Tout Miséricordieux, *de le laisser* agir par lui-même.

Les parents qui enfants, manifestent dès leur naissance des qualités qu'ils ne désireraient pas doivent être spécialement prudents et miséricordieux dans les moyens qu'ils emploient pour entraver ces qualités, en se souvenant du vieux proverbe : « La pomme ne tombe pas loin du pommier. » Les mauvais penchants de leur progéniture ne prouvent que trop bien que leurs pensées ont été des formations.

Plein de beauté autant que de charité est le conseil de Tzl « Toutes choses qui sont pures, toutes choses qui sont saintes, toutes choses qui sont en rapport avec ce qui est bon, partout où se trouve la vertu, partout où se trouve ce qui est digne de louange, pensez à ces choses-là. »

Il est vrai qu'il y a des hommes et des femmes qui sont une loi pour eux-mêmes et qui refusent d'entendre la voix du charmeur, si sage que soit son charme ; ceux-ci aussi, il est bien de les regarder avec charité, vu qu'eux-mêmes souffrent beaucoup plus que ceux de leur entourage et que si les vertus généralement fortes qu'ils possèdent avaient été cultivées pendant leur enfance, tout eût été changé pour eux.

L'étude de l'ordre spécial de phénomènes physiques tels que la rapide croissance des êtres végétaux et animaux effectuée par la concentration de la pensée est un autre exemple de la vérité de l'axiome « Les pensées sont des formations. »

A l'égard de tout ce qui se rapporte à ce si important sujet, il sera aisément compris qu' « en l'Union se trouve la force » et que les pensées d'un groupement uni par affinité sont beaucoup plus puissantes que celles d'un individu. Une des utilités marquées du groupement Hiérarchique est l'unification par laquelle, en ordre naturel d'affinité, les pensées centralisées sont reçues, reçoivent responsion et sont ensuite diffusées. C'est de cette unification de la pensée par affinité que le Keves de l'occident lointain porta témoignage en disant : « Par ce pouvoir, une petite

graine deviendra subitement un arbre dans lequel les oiseaux peuvent bâtir leurs nids,et des montagnes peuvent être déplacées ou se soulever du lit de la mer. » Il n'y a rien de surnaturel : ce qui paraît l'être est le plus fréquemment l'effet d'hommes communément inconnus qui manifestent la puissance des pensées qui sont des formations. La puissance immense de la concentration et de la diffusion de la pensée fait un (devoir qui est un gain) à tous les hommes,et spécialement aux cosmosophes d'intellectualiser, de spiritualiser, et de pathétiser leurs pensées. Car en proportion de cette totale culture est la valeur de leurs formations, pour cette raison pratique : *A mesure que les pensées d'un homme deviennent intellectualisées, il se rendra compte du non sens de regarder les choses soit à travers le sombre brouillard du pessimisme ou la lumière colorée du sentimentalisme.* Lorsqu'il se sera affranchi de ces deux déformateurs qui voilent la réalité, cela lui ouvrira les unes après les autres des perspectives de réalisation de possibilités qui rendront sa vie précieuse et enlèveront l'aiguillon même de la soi-disant mortalité, temporaire et accidentelle.

A mesure que la pensée de l'homme sera spiritualisée, arrivera de moins en moins à sentienter la grossièreté dont il est entouré, pour la simple raison qu'il y donnera de moins en moins de responsion,et ainsi la vie apparaîtra sous un aspect de plus en plus beau et utile. En proportion de la pathétisation de la pensée d'un homme (à laquelle l'intellectualisation et la spiritualisation de la pensée sont le duel prélude) sera l'harmonie de cet homme avec tout ce qu'il sentiente, une harmonie que rien ne saurait déranger, une harmonie qui l'unira indissolublement à la Lumière sacrée qu'il manifeste, et à tous les êtres terrestres qui forment les pierres du temple aux multiples cours que la Lumière Sacrée est capable d'illuminer.

Ainsi, au lieu de regarder la gangue comme fait l'ignorant, il sentientera la pure pépite d'or qu'elle renferme et

beaucoup de choses qui paraissaient jadis propres seulement à être rejetées deviendront précieuses.

Ainsi, bien que les choses extérieures ne soient que lentement transformées vers la perfection, le monde intérieur sera transformé et retransformé comme en un clin d'œil, de sorte que pour l'aspirant se déploieront continuellement la beauté et la radiance d'un nouveau ciel et d'une nouvelle terre, illuminés de la lumière de la Charité — une avec la Justice.

PHILOSOPHIE VEDIQUE

L'évocation

Temps. La Nuit
L'Evocateur se tient debout, face à l'est. Devant lui se trouve le corps physique du séparé, en apparence sans vie. Derrière lui, en forme de cercle ouvert se tiennent debout les assistants.

L'Evocateur : — Si ton être nerveux est loin d'ici, dans les ombres du soir qui précède la nuit, nous le rappelons à son habitation ; nous te rappelons à la vie.

Les Assistants : — Nous le rappelons à son habitation, nous te rappelons à la vie.

***

L'Evocateur : — Si ton être nerveux est loin d'ici, dans l'aube qui précède le jour, nous le rappelons à son habitation ; nons te rappelons à la vie.

Les Assistants : — Nous le rappelons à son habitation, nous te rappelons à la vie.

***

L'Evocateur : — Si ton être nerveux est loin d'ici, dans les hauteurs couvertes de neige des hautes montagnes, nous le rappelons à son habitation, nous te rappelons à la vie.

Les Assistants : — Nous le rappelons, etc.

***

L'Evocateur : — Si ton être nerveux est dans les eaux de grands fleuves coulant à travers les vallées profondes,nous le rappelons à son habitation, nous te rappelons à la vie.

Les Assistants : — Nous le rappelons, etc.

***

L'Evocateur : — Si ton être nerveux erre à travers la surface de la terre, à la recherche d'un lieu de repos, nous le rappelons à son habitation, nous te rappelons à la vie.

Les Assistants : — Nous le rappelons, etc.

***

L'Evocateur : — Si ton être nerveux visite le vaste horizon de la raréfaction nerveuse, où est Yama,nous le rappelons à son habitation, nous te rappelons à la vie.

Les Assistants : — Nous le rappelons, etc.

L'Evocateur : — Si ton être nerveux cherche les scènes du passé lointain, nous le rappelons à son habitation, nous te rappelons à la vie.

Les Assistants : — Nous le rappelons, etc.

***

L'Evocateur : — Si ton être nerveux s'approche de la claire lumière du palais de Mitra, nous le rappelons à son habitation nous te rappelons à la vie.

Les Assistants : — Nous le rappelons, etc.

***

L'Evocateur : — Si ton être nerveux s'approche des confins du sombre royaume de Yama, nous le rappelons à son habitation, nous te rappelons à la vie.

Les Assistants : — Nous le rappelons, etc.

***

L'Evocatenr : — Si ton être nerveux s'attarde auprès du foyer que tu as formé, nous le rappelons à son habitation, nous te rappelons à la vie.

Les Assistants : — Nous le rappelons, etc.

***

L'Evocateur : — Si ton être nerveux est dans l'aura de

celle que tu t'es consacrée, nous le rappelons à son habitation, nous te rappelons à la vie.

Les Assistants : — Nous te rappelons, etc.

*
* *

Après que, avec l'aide du principal Gepayanes et des assistants, l'être nerveux est retourné et que le corps physique est restauré à la vie.

Le Gepayanes : — Que cette vie renouvelée soit prolongée à travers le temps jusqu'au sans temps : que l'être nerveux rappelé mène son char comme un habile conducteur. (*Aux assistants*). — Réjouissez-vous grandement. Celui qui était tombé s'est relevé.

Les Assistants : — Loin d'ici la mortalité !

Le Gepayanes : — En l'honneur de son plein succès, nous apportons à l'Evocateur des offrandes abondantes en témoignage de son œuvre heureuse.

Les Assistants : — Loin d'ici la mortalité.

Le Gepayanes : — Comme l'éclair qui jaillit du nuage à tonnerre, purifie l'air, Toi qui t'es échappé des nuages ténébreux, reste à jamais dans la plénitude de la vie.

Les Assistants : — Loin d'ici la mortalité !

*
* *

Le Gepayanes : — Comme l'éther vivifie l'atmosphère terrestre, que la force vitale d'Indra te vivifie à jamais, pour que tu puisses résister à l'attaque du grand ennemi.

Les Assistants : — Loin d'ici la mortalité !

*
* *

Le Gepayanes : — Que notre victoire annonce de bonnes nouvelles de grande joie aux êtres nerveux qui attendent la délivrance.

Les Assistants : — Loin d'ici la mortalité !



Les porteurs de Soma versent le soma dans des coupes de bois et les apportent premièrement au ressuscité, ensuite à l'Evocateur, aux Gepayanes et aux assistants.

Le Gepayanes : — Soma salut ! C'est toi qui peux nous aider à vaincre la mortalité. Aidés par toi, dans le repos ou en extase, puissions-nous continuer à voir la lumière du soleil. Grâce à toi, la vieillesse même sera le héraut de la prolongation de la vie.

Les Assistants : — Loin d'ici la mo alité !



— Soma, établis chez nous le repos grâce auquel se renouvelle la vie de l'être physique. Assure-nous la lumière du soleil à perpétuité. Que notre corps soit fortifié par tes libations.



Soma, guide et gardien de la mentalité, élargis nos conceptions, revivifie notre vigueur, conserve ou restaure la jouissance de nos sens. Conduis-nous dans le chemin du bonheur.



Qu'à N., dont l'être nerveux traversa les extensions terrestres et à ses descendants à travers toutes générations soient visibles ces extensions ; que tous les maux auxquels les mortels sont assujétis ici-bas soient éloignés loin de lui. Qu'aucun malheur ne le touche à jamais.



Indra, voyez cet homme dont la force est renouvelée et qui est aussi puissant qu'un jeune taureau !

Que sur la surface de la terre et dans les extensions tout malheur soit écarté de lui à jamais.

*
* *

Le Principal Evocateur : — Agni, le bienfaisant, l'ami de l'homme, viens vers tes fidèles qui t'attendent pour que tu puisses perfectionner leur œuvre bienfaisante...

Agni s'approche du revivifié

Agni : — La terre est ta mère ; le ciel est ton père. C'est pourquoi tu as droit à l'immortalité. Voici que tu vis. Lève-toi et marche.

Comme le joug lie ensemble les bœufs, comme ta ressurrection lie ensemble tes êtres nerveux et physique, à jamais jouis de la vie intégrale et d'une évolution heureuse et ininterrompue.

L'être nerveux par la bouche du ressuscité : — De l'empire de Yama, je suis retourné à mon habitation pour y demeurer dans une perpétuelle et heureuse évolution. C'est ici que pour moi le plus doux veut envoyer son souffle, c'est ici que pour moi le soleil envoie ses plus radiants rayons ; c'est ici que pour moi coulent les ruisseaux de la sustentation propre à l'immortalité intégrale. Mais, malheureusement, c'est ici que la tombe s'est presque fermée sur mon habitation. Que mon œuvre soit une œuvre de puissance effective, qui te rende le bien suprême de l'immortalité. Que je sois le porteur du moyen efficace d'écarter de toi toutes les incommodités.

*
* *

Comme le ressuscité se lève, des assistants qui sont ses principaux amis le conduisent à l'endroit où celle qui lui appartient surveille l'évocation. Le chef qui les précède, s'adressant à l'épouse du ressuscité :

— Celui qui est parti est revenu à toi et aux enfants qui sont les siens et les vôtres. Emmène-le à son propre foyer et prends soin de lui.

Le Principal ami à l'épouse du ressuscité :

— Il y a un nom qui est au-dessus de tous les noms, le nom qu'il ne faut pas prononcer : le nom dont même le signe et le symbole est prononcé avec vénération. C'est par la puissance de ce nom que celui-ci a été enlevé à Yama, par qui il ne put nullement être retenu.

Emmène-le, avec soin et affection, à l'abri du foyer où ses vertus augmenteront et seront manifestées de plus en plus, continuellement. Car, comme le blé est délivré du fétu en passant par le crible, de même est purifié celui qui a passé par la fournaise de Yama.

*
* *

LA PAROLE

La parole est l'outil des nôtres. Par la parole, la valeur de celui qui la prononce est mise à l'épreuve.

Il y a une parole qui est vivante et puissante, qui peut unir ce qui est séparé. C'est cette parole qui fut prononcée en mentalité par l'Evocateur dans notre rite solennel. C'est par cette parole que le chemin de retour du royaume de Yama fut indiqué à l'évoqué. C'est cette parole que les assistants prononcèrent sans émettre de son lorsqu'ils versèrent dans les coupes le soma réceptif et responssif. C'est cette parole qui est la voix des sept chanteurs, et la lumière des sept lampes.

*
* *

Cette parole vivifiante et puissante n'est pas également reçue de tous, bien qu'elle soit en elle-même la même hier, aujourd'hui et à jamais. Car les uns entendent la voix des sept chanteurs, mais ne la comprennent pas, et pour d'autres la lumière des sept lampes est comme une brume ou une obscurité : mais il y en a d'autres, dont sont *les initiés*, qui sont remplis de l'harmonie des sept voix et pour lesquels les sept lumières sont comme sept vêtements de gloire et de beauté. Ces hommes par l'évolution et par la purification d'eux-mêmes, se préparent à s'approcher des voix et de la radiance septenaires. Ces

hommes sont vraiment comme l'époux qui se prépare à s'approcher de l'épouse, le cœur rempli d'exultation.

* * *

Il y a néanmoins quelques personnes que nous appelons amis, dont l'affection, en raison du manque d'intelligence, paraît sans fruit ; lorsque la pleine coupe de sustentation est tenue auprès de leurs lèvres, ils n'en boivent pas. Sur eux les salutaires et tendres paroles d'un ami sont même sans effet et comme de la bonne semence jetée sur un sol stérile. De quelle grande valeur est la voix d'un ami! Mais si les oreilles sont fermées, à quoi sert elle ? En vérité, la parole qui est proférée à ceux qui ferment leurs oreilles et n'écoutent que leur propre voix apporte à l'ami qui la prononce le désappointement et renverse ses espérances. Si pour un moment de tels que ceux-ci semblent écouter, ils méconnaissent, tout le temps, ce qui est dit. Ce n'est pas là le moyen d'obtenir ou de retenir des amis.

Ceux qui sont dignes d'être appelés amis et compagnons ont des yeux pour voir la lumière septenaire et des oreilles pour entendre la voix des sept chanteurs. Il y a une forme de parole qui n'est que pour les sourds et une sorte de luminosité propre seulement aux aveugles.

J'ai vu des nageurs qui ont besoin des eaux profondes où ils plongent la tête en avant. D'autres pataugent avec précaution, leurs pieds seuls dans l'eau et s'enorgueillissent si l'eau arrive jusqu'à leur ceinture. De même manière, il y en a qui ont besoin d'une profondeur de mentalité, il y en a d'autres qui passent leurs vies dans des eaux peu profondes, pour qui les significations des rites sacrés sont voilées et qui, s'ils sont assez hardis pour l'essayer, évoquent de manière à ce que les évoqués s'égarent sur leur route. Il y en a qui sont impropres à être les ministres des Dieux ou des hommes. Il n'est pas légitime de leur permettre non seulement d'évoquer, mais même d'offrir les plus simples libations.

⁂

Il y a aussi ceux par la bouche de qui la parole sacrée est répandue comme de l'eau pure par un canal impur, et il y a ceux qui peuvent être comparés à des tisserands qui essaieraient de tisser les premiers fils du lin avec un soc de charrue. Il y en a d'autres, de l'inefficacité desquels les libations mêmes préparées par eux semblent être conscientes, de sorte qu'elles sont impuissantes et sans effet.

⁂

Le vêtement et la manifestation de la Parole est varié. Par l'un, elle est vêtue et manifestée dans l'élan de la poésie, dans la douce et grandiose harmonie ou mélodie de la musique ; par l'autre, dans le rhytme régulier des anciens ; par un autre, dans l'aspiration silencieuse ; par un autre dans la splendeur ou le voile des rites cérémoniels. Ainsi, il y a des diversités parmi ceux qui manifestent, mais c'est toujours la même parole sainte, voilée et indicible.

LES PLANTES, par Bricrak fils d'A...

Je chante les cantiques des anciens, qu'ils ont chantés pendant trois éons de temps au sujet des cent plantes capables de fournir la sustentation et de guérir les maladies et des autres plantes aux mille vertus qui ont été transmises à travers des milliers d'âges.



Premièrement, je salue avec gratitude les plantes qui peuvent me préserver de la maladie. Deuxièmement, je salue avec joie les plantes couvertes de fleurs qui produisent des fruits convenables à la sustentation. Comme un époux fidèle écarte de l'épouse toutes les auras adverses, de même écartez de moi toutes maladies. Comme une mère tendre allaite son enfant, de même sustentez-moi de vos doux sucs. J'offre aussi mon hommage spécial aux trois plantes rares, si précieuses en leur pouvoir de sustenter non seulement l'être qui en absorbe, mais aussi de

sustenter une aura au moyen de laquelle on peut attirer les constituants propres à la reconstruction du corps glorieux : une telle aura est comme une autre peau qui protège l'être nerveux.

Plantes précieuses et bienfaisantes, lorsque vous êtes réunies dans les mains habiles de celui qui comprend comment on utilise vos vertus, vous en faites un royal médecin qui peut guérir toutes les maladies et comme un habile guerrier qui peut renverser tous les ennemis.

Je chante aussi en l'honneur de toutes les plantes qui conservent la santé et spécialement des quatre dont l'exhalaison provoque la réception et la responsion des sangs nerveux. Comme le lait est la nourriture propre à l'enfance, de même le souffle de ces quatre plantes est propre à l'enfance de l'être nerveux individuel,pour qu'il acquière les conditions de la croissance vers le perfectionnement.

Je vous salue aussi, plantes qui êtes formées pour la beauté et le parfum, pour que vous orniez la terre et parfumiez l'air.

Je vous salue, plantes dont l'ombre est la vie. Mon hommage profond à vous, plantes à l'aura lumineuse qui illuminez les heures d'obscurité. Il y a des personnes dont la mentalité est malade, auxquelles vous rendez la force mentale. Malheureusement, je sais qu'il en est parmi vous quelques-unes qui volent ceux qui se reposent près d'elles, en sommeil, comme un voleur vole ceux qui ne sont pas gardés au milieu de la nuit. Mais *pour la plupart* vous éloignez tout ce qui volerait notre intelligence, et apportez les particules que *les sangs en leur haute intelligence* voudraient bien amener aux cerveaux physique et nerveux. Il y a des plantes lumineuses par elles-mêmes dont la luminosité ressemble à l'éclair de l'acier. Ceux qui comprennent comment les utiliser les tiennent dans leurs mains de sorte qu'elles deviennent chaudes et les mettent alors sur le front de certains dormeurs : les mentalités de ces dormeurs courent alors un grand danger. Il y a aussi des

plantes perpétuelles, infiniment petites dont l'odeur est chère au hibou et à l'alligator ; ces toutes petites plantes, transportées dans l'air, lorsqu'elles sont inhalées font dormir d'un sommeil d'où on ne s'éveille plus. Cependant ces plantes apparemment malfaisantes ont leurs vertus spéciales, et pour ceux qui savent comment mélanger leurs vertus avec celles d'autres plantes, elles sont de grande valeur. Les vertus des plantes, comme celles des êtres humains, sont propres au mélange, non à l'isolement.

Entendez ma voix, ô vous les plantes ; assemblez-vous ensemble à mon évocation, d'un seul accord.

Plantes ! que vous portiez du fruit ou que vous n'en portiez pas, que vous soyez ornées ou non de fleurs, que vous ayez ou non un souffle parfumé, que vous soyez ou non lumineuses par vous-mêmes, unissez-vous pour notre usage commun, pour nous conserver la santé physique et mentale, et pour guérir ceux qui sont malades. Etres intégraux du monde des plantes, délivrez-nous de toutes les maladies, fruits des arbres plantés par des Dieux, nos ennemis, des Dieux qui désirent que nous entrions dans le royaume de Yama, afin qu'ils possèdent la terre.

LES VISIONS DU ROYAL INITIÉ

Au début de l'année des rois, alors que la lune était pleine, dans une chambre intérieure de son splendide palais, le roi de Misraïm, le chef de la hiérarchie sacrée qui mérite son haut titre d'évolué parmi les évolués, est étendu sur un divan bas. Son fils ainé Néphor, de retour depuis quelques heures à peine de la demeure d'Hebra, se tient debout près de lui.

Cette chambre intérieure est bâtie de telle sorte qu'aucun bruit ne peut y pénétrer ou en sortir. Personne sauf les Illuminés, n'y est jamais entré depuis le temps, très réculé déjà, de son aurisation.

C'est le roi qui le premier rompt le silence. « Vous êtes bien venu, mon fils, dit-il ; cependant votre expression n'est pas celle d'un époux attendant la venue d'une épouse de beauté rare faite pour être la formatrice de notre race future, et par suite à aider l'accroissement de l'illumination de Misraïm.

Soutenu comme vous l'êtes par la puissance concentrée de la hiérarchie, vous n'avez certainement pas échoué dans votre mission »,

— « Que peut la concentration de la puissance des hommes devant l'amour d'une femme ! Tout allait bien pour nous. L'être puissant que vous avez évoqué, s'était matérialisé de façon à prendre possession de la dernière formation d'Hebra pour laquelle notre parente Ayar avait attiré les constituants nécessaires. Selon notre désir, Au-

ram le fils d'Hebra, le prince de sa race, fut chassé de la maison de son père comme un pauvre exilé ».

— « Et Hebra ? »

— « Il n'est plus sur la surface de la terre ».

Une ombre passa sur le visage du roi qui répondit d'une voix troublée :

« La vie est sacrée ; nous ne voulons la séparation d'aucun être, encore moins d'un homme aussi grand qu'Hebra ?

Après un moment de silence le roi demanda : « Et puis ? ».

— « Notre parente, la mère de Zaira.consentit volontiers à ce que sa fille devint reine d'Egypte et prépara en hâte son départ. Le départ devait avoir lieu le lendemain matin, secrètement et sans réjouissances à cause de la mort récente d'Hebra. Mais lorsqu'Ayar alla chercher sa fille, elle ne la trouva pas ».

— « Pourquoi ? Serait-il arrivé malheur à la fille comme au père ? »

— « Personne ne peut le dire avec certitude. Pourtant le fait que tous les bijoux donnés à Zaira par sa mère et par moi avaient disparu aussi, nous a donné à penser qu'à toutes les jouissances, les honneurs et les richesses de Misraïm, la jeune fille a préféré Auram et sa triste vie d'exil ».

— « Cela suffit. Nous voulons être seul ».

Alors Nephor s'en alla.



Le roi resta pendant quelque temps plongé dans une méditation profonde, puis portant à ses lèvres un petit objet d'argent suspendu à son cou, il en tira une note douce et tremblotante. Presque aussitôt derrière les grands rideaux qui tombaient tout autour de la pièce, un panneau glissa de côté sans bruit pour faire passage à un adolescent vêtu d'une ample robe blanche flottante, et portant une haute coiffure d'un rouge rubis. Dans son visage pâle d'une

beauté exceptionnelle ses grands yeux foncés largement ouverts semblaient regarder au loin. D'un gracieux mouvement qui seyait bien à son corps souple, il s'assit aux pieds du roi sur un coussin qui lui servait de tabouret et posa sa tête sur la longue robe blanche de son seigneur.

Le roi passa sa main droite dans les souples cheveux bruns ondulés, et dit doucement : « Comme toujours vous êtes venu à mon premier appel.

Reposez-vous Ashlam, reposez-vous jusqu'à ce que vous voyiez toute l'étendue du désert Syrien. »

A la voix du roi une expression rêveuse envahit les yeux du jeune sensitif qui s'endormit bientôt avec la tête appuyée sur les genoux du roi. Pendant qu'il dormait ainsi avec les yeux ouverts, aussi calme qu'un enfant heureux, ses lèvres entrouvertes devinrent rouges comme le corail tandis que le sang colorait aussi légèrement ses joues.

Une fois encore ce fut le roi qui rompit le silence en disant :

— « Quest-ce que vous voyez ? »

— « Le désert Syrien, répondit doucement le jeune homme.

— « Dans toute son étendue ? »

— « Dans son étendue sauf en un seul endroit. »

— « Et à cet endroit ? »

— « Je vois un espace d'une pure clarté semblable à celle de la gelée blanche. On dirait un oasis de lumière. »

Le roi prit la main droite du sensitif dans sa propre main droite en disant : « Dirigez notre puissance vers cette lumière.

Le jeune homme obéit jusqu'à ce qu'un léger tremblement de sa main étendue eût prouvé sa lassitude. Alors le roi reprit : « Cela suffit. Dites moi l'effet de la puissance que vous avez dirigée. »

— « Elle s'est répandue sur le désert comme une mer violette. Seule l'oasis n'a pas été couverte. »

— « Ni affectée ? »

— « Ni affectée. De plus des rayons aussi brillants que ceux du soleil de midi, émanent de l'oasis lumineux, et peu à peu la mer violette recule devant eux ».

— « C'est assez. Reposez-vous maintenant et oubliez tout ce que vous avez vu, »

Tout en parlant, le roi conduisit le sensitif vers une couche, le fit étendre dessus, puis le couvrit bien et veilla sur lui jusqu'à ce que le jeune homme se fut endormi profondément.

Alors le roi murmura : « C'est l'aura d'Auram qui est plus grand qu'Hébra ; elle voile et manifeste en même temps l'aura de Zaira, Zaira la plus belle et la plus évoluée des enfants des hommes dans chaque degré de son être nervo-physique, Zaira en qui s'unissent tous les trésors psychiques de la royale race d'Hebra et de la nôtre, puisqu'elle est l'enfant d'Hebra et d'Ayar. Au moins pour le moment, elle est perdue pour nous ; pourtant elle est à nous de droit, et s'il y a de la puissance occulte en Misraïm, elle sera quand même sa grande passive. Désormais notre but est d'affaiblir la puissance de l'ennemi. »

(A suivre).



LE DERNIER BOUDDAH

La blanche demeure du chef des Illuminés n'est plus. Les flammes dévastatrices ont accompli leur œuvre,et parmi les cendres des précieux manuscrits contenant la sagesse des siècles, gît méconnaissable, le corps de celui qui en gardait le trésor.

Folle d'angoisse, à demi morte déjà, sa jeune femme se traîne lentement jusqu'au rivage. En un dernier effort, intrépide et désespéré, elle élève bien haut un signal d'alarme puis retombe pour toujours avec un grand cri douloureux.

Le jour touche à sa fin. Encore une fois le soleil baigne dans les flots sa splendeur éternelle. Un calme et solennel silence plane sur la terre endormie. Là-bas près des vagues murmurantes le corps de la jeune mère est étendu sans vie, mais au bord de la jungle une grande et puissante lionne lèche maternellement l'enfant nouveau-né. Ses premiers cris se mêlent aux sourds rugissements de deux petits lionceaux. Et voici qu'alentour, de grands lions se couchent, que les gazelles timides s'approchent sans crainte, qu'une immense trêve de paix semble régner entre les forts et les faibles. Quand la nuit étend son manteau d'azur sombre, une blanche et radieuse étoile monte lentement vers l'Est dans la voûte diamantée des cieux.

Cependant, quatre hommes, sur la terre ont vu l'astre merveilleux. Quatre qui savent lire la grande leçon des sphères. Ils montent leurs chameaux, et marchent vers l'étoile dont les six pointes radiantes cloûtent l'immensité.

Les Quatre représentent, celui qui pour tous sur terre saut eux-mêmes, est voilé d'invisibilité, celui qui pour tous, aussi, s'appelle l'Inconnu. Dans le calme de la nuit, un des Quatre parle gravement. Il dit des choses solennelles dont ses compagnons comprennent la grandeur et la sublimité. « L'Etoile que nous avons suivie jusqu'ici, est le signe de D V D. Assurément l'enfant sur qui elle brille accomplira ce qui a été prophétisé. Il est destiné à lier D B R avec D B R et conduira ceux qui le suivront du jour intellectuel qui va disparaître, vers l'aube plus radieuse qui éclairera les mondes. En Vérité, en Vérité, je vous le dis, il est le Bouddha dont la venue est prédite. »

Les sages sont arrivés au terme de leur course, l'astre rayonnant brille au-dessus de leur tête,et ils contemplent avec révérence l'enfant endormi couché parmi les lions.Un à un, ils s'approchent de la lionne maternelle, ils veulent se pencher vers elle, mais les grands yeux pleins de bonheur tranquille lancent maintenant des lueurs menaçantes. Son sourd grondement de défense est répété par le rugissement grave de deux grands lions mâles.

En vain, les Quatre Mages essayent la pratique de l'art propiciatoire envers les grands fauves, la douceur comme la force reste impuissante. En vain, évoquent-ils ceux qui ont domination sur la férocité des bêtes ; la lionne reste également sourde aux charmes et aux incantations, et quand les grands lions recommencent à gronder, les mages remontent leurs chameaux et repartent en silence.

Ainsi, trois jours de suite l'aube blanchit les collines. Pour la quatrième fois la nuit couvrait la jungle aux mystérieux parfums, l'étoile du berger illuminait les cieux et près de la lionne l'enfant dormait toujours parmi les deux lionceaux. Tout était silencieux, un calme solennel montait de la terre endormie, et au loin le doux murmure des flots disait et redisait l'éternelle complainte des mers.

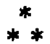
Tout à coup, au bout de la clairière, un cerf blanc apparut, il lève sa tête fière aux grands bois en couronne, reste

quelques instants baigné dans la blancheur puis un saut agile l'emmène vers le rivage. De plus en plus radiant est l'astre merveilleux. Maintenant un jeune faon blanc passe au même endroit où a disparu le cerf.

Enfin, comme les rayons de l'Etoile semblent faits de diamant pur, quand dans la clairière aucune ombre n'en voile la merveilleuse lueur, voici qu'un jeune homme vient silencieusement. Son visage est d'une surnaturelle beauté, et ses yeux pleins de force et de douceur éclairent une face calme et douloureuse. Il vient dans la clairière blanche, tranquillement il se penche sur la lionne endormie qui entr'ouvre à moitié ses yeux ensommeillés, le grand lion couché le regarde pensivement, mais aucun grondement défensif ne sort de sa puissante gorge. Très doucement, le jeune homme soulève l'enfant d'entre les lionceaux, et très tendrement, il dépose sur son front un long baiser. Il le roule avec précaution dans les longs plis du manteau couleur poussière qui tombe de ses épaules noblement drapé, et lentement l'emporte par le même chemin, dont seuls les Mages montés sur leurs chameaux et le cerf aux nobles ramures ont foulé le sol vierge. Et voici qu'un sillon de pure lumière blanche marque la trace de ses pas.

Cependant dans le pays central les sages bergers méditent en gardant les troupeaux à travers les dangers de la nuit. Ils veillent et soupirent car l'aube du jour n'a pas encore lui. Où donc est-il l'enfant dont la lumière remplira la terre de la connaissance, où donc est-il celui de qui a été dit et prophétisé : « A sa venue la faiblesse et la maladie fuiront les troupeaux, la nuit sera sans terreur et sans obscurité, et la gloire du grand Berger sera sans égale sur la terre ». Ainsi disaient les sages pasteurs du Pays central. Quant aux Quatre dont les yeux éblouis gardaient encore la pure vision de l'enfant endormi parmi les lionceaux, ils attendaient toujours. Et lorsque l'un d'eux dit une fois en tremblant : « Peut-être n'était-ce pas le Prédestiné ». Les autres répondirent : « Il est des signes des cieux qui ne

trompent jamais les hommes de sagesse et de bonne volonté ». Et pleins de foi et de tendresse, ils cherchèrent parmi les pays de l'Orient.



En une cité de l'Occident lointain, une nuit sans lune s'annonce claire et froide. Radiant parmi les plus radiants, de ceux des mondes stellaires qui gravitent à travers l'expansion, l'Etoile du berger brille toujours. De vieux et beaux hôtels gardent encore dans le quartier ancien où nous nous trouvons, la verte ceinture de leurs merveilleux parcs. L'un d'eux se distingue de tous ceux qui l'entourent par une opulence sobre. Les fenêtres tout à l'heure brillamment èclairées s'éteignent une à une pendant que le roulement sourd des voitures s'éloignant rend à la rue son apparence déserte et isolée. Une seule lumière brille maintenant à l'une des fenêtres, et on en distingue la lueur à travers les rideaux cramoisis à-demi refermés. Sous la massive porte cochère, barrée d'armes seigneuriales, derrière un des lourds piliers qui en soutiennent le porche, un pâle enfant dort d'un sommeil épuisé. Ses longues paupières closes répandent sur son visage une ombre douloureuse, et si la respiration ne soulevait le torse étroit, on croirait presque que l'aile de la mort a jeté sur cet innocent sa définitive et noble immobilité. La rue est de plus en plus déserte, et le long des murs se glissent furtivement deux hommes dont les pas feutrés, l'œil aux aguets semblent indiquer d'inquiétants desseins. Le plus âgés des deux compagnons, dont le but évident est le vol ou le crime, murmure entre ses dents des phrases menaçantes. « Cette fenêtre maudite ne s'éteindra donc jamais. Tout est pourtant bien prêt pour cette nuit et le misérable paiera cher la dette d'autrefois ».

L'homme avait prononcé ces mots à voix basse, mais un inexprimable accent de haine leur donnait quelque chose de violent et de sinistre.

Tout à coup il saisit brusquement le bras de son compagnon. « Attention, dit-il ».

Effectivement, au loin, le pas rithmé d'un gardien de la paix rompait seul le silence de la nuit, et semblait s'approcher de l'endroit où les deux bandits avaient établi leur poste d'observation.

Le plus âgé écouta attentivement, puis pesant sur le bras de son camarade il lui fit signe de le suivre et alla se blottir plus loin dans un angle sombre de la rue.

Le jeune homme se serrait nerveusement contre son compagnon, et celui-ci percevait un léger tremblement à travers la rude étoffe de leurs habits. Brusquement, il se tourna vers lui : « As-tu tout le nécessaire dans le sac ». « Oui, j'ai les outils, la pince monseigneur et la clef qui a été faite sur le moulage de celle du coffre-fort ; mais celle-ci, j'ai bien peur qu'elle ne nous serve à rien ».

L'autre interrompit violemment, bien que sa voix ne dépassât jamais le diapason d'un chuchotement.

« Qu'est-ce que tu me chantes, pourquoi donc cette clef qui nous a coûté le plus d'efforts serait-elle maintenant tout à fait inutile ? » — « Parce que dans le plan de l'appartement que j'ai étudié très attentivement, j'ai vu que le coffre était dans la chambre à coucher du particulier et son lit placé devant. Tu as le pas léger... Mais il y a pourtant de rudes chances pour que le monsieur s'éveille. » Pour toute réponse, l'homme joua négligemment avec le long couteau qu'il tenait à la main, et après quelques secondes de réflexion, il reprit d'un ton calme : « Ce petit outil équilibrera les chances de chacun ».

Son compagnon tressaillit. « Et là, pas si vite, nous sommes payés pour voler, mais pas pour autre chose ». Et un long frisson souligna le sens sinistre du mot. L'homme aux cheveux blanchissants se retourna brusquement, il fixa ses yeux gris dans ceux de l'adolescent, puis serra les lèvres comme s'il ne voulait pas laisser amollir sa volonté. « Retourne chez toi, mon gars, il en est encore temps,

pour moi, — et une longue respiration souleva sa large poitrine, — avant qu'il fasse jour, Le Maudit qui vit là aura payé sa dette ! »

« Quelle dette, donc ? »

« Tiens, puisque ce gardien de malheur trouve bon de faire sa promenade hygiénique de ce côté, au moins pour le moment, je vais te raconter en deux mots comment je suis arrivé à faire le métier pour lequel, d'ailleurs, je n'avais qu'une vocation médiocre.

« Il y a quatre ans, j'étais un ouvrier mécanicien, le travail me plaisait d'abord en lui-même, et puis surtout, parce que gagnant beaucoup je pouvais gâter et élever comme un enfant privé de rien, mon fils, mon petit René ». La voix de l'homme, tout à l'heure rude et éraillée avait en prononçant ce nom une douceur infinie. Un monde de tendresse perméait la rocailleuse écorce humaine toute suintante de vice et de crime, et dans les grands yeux gris où les larmes jetaient leur buée brillante, une flamme pensive et douce venait tout à coup ennoblir la face stigmatisée de haine. Il reprit lentement : « J'avais perdu ma femme et déjà, vois-tu, petit, j'avais cru mourir. Elle était tout pour moi, et quand m'en allant vers un dur travail où tout mon corps peinait pendant les longues heures du jour, tout le temps je pensais à la chère figure de celle que je retrouvais le soir, notre enfant endormi couché sur ses genoux. Enfin, des jours et puis des jours, j'ai cru devenir fou. Elle morte, petit à petit, je repris courage pour l'enfant. Il était si gentil, avec les grands yeux bleus de sa mère, les mêmes cheveux bouclés et des longs cils qui battaient sur ses joues roses comme des papillons sur des fleurs. Un matin, je fus pris dans un engrenage, on me rapporta à la maison sur une civière, puis ce fut les médecins, les pansements, les médicaments, deux mois sans rien faire, et toutes mes pauvres petites économies dispersées en un rien de temps. Et encore, si j'avais pu travailler, mais les patrons n'entraient pas dans ces consi-

dérations là. Bref, ce fut la misère, je vis mon enfant maigrir, dépérir ! Vois-tu, petit, tu es jeune, tu ne sais pas ce que c'est d'être père, d'entendre une pauvre petite voix qui vous dit doucement « J'ai faim ! », et savoir qu'on n'a pas les deux sous nécessaires à lui acheter un peu de pain. Mieux vaut mourir, va. Alors, vois-tu, la tête bourdonne, on sort, on regarde, on ne voit pas, on marche sans savoir, et on entend toujours la petite voix souffrante ! Ah ! c'est horrible, je t'assure. Le jour ou j'entendis pour la première fois mon René me dire ces mots, je le confiai à une petite voisine qui l'aimait beaucoup et je sortis comme un fou, déterminé à tout faire, à supplier des gens à genoux ; du reste, j'étais naïf encore en ce temps-là, et je ne me figurais pas que ceux dont les enfants avaient plus que le superflu, pouvaient entendre une prière comme la mienne et ne pas y répondre !

« Je marchais droit devant moi, allant vers l'inconnu, vers celui qui saurait, qui sentirait tout de suite combien j'étais à plaindre, et j'arrivai sans savoir devant la maison où nous guettions tout à l'heure. Juste au même moment, une magnifique voiture s'arrêtait devant le perron, un homme en descendait les bras chargés de joujoux, en même temps qu'un joli petit garçon accourait vers lui en poussant des cris de joie. A cette époque-là, petit, je n'étais pas méchant, ou du moins pas encore. Je fis un pas en avant, et comme j'avais honte de pleurer, je dis seulement quelmots, mon enfant avait faim, il avait faim et soif, et celui que je voyais là avec le moindre de ses joujoux aurait nourri le mien pendant bien des jours. Tu te figures qu'il m'écouta, peut-être. Ah ! tu ne les connais pas, mon garçon, ces seigneurs qui ont tout. Il se retourna à peine et me répondit froidement avec sa hautaine figure. Je le revois encore comme si j'y étais. « J'ai pour principe de ne jamais encourager la mendicité, adressez-vous aux institu tutions charitables », et la porte se referma.

« Ah ! je partis de là en homme transformé. Un mois

après j'effectuais le vol des bijoux de Lady F. donr tout le monde a parlé, et dans un autre pays, sous un nom supposé, mon René eut à foison tout ce qu'il désirait. Si je n'avais pas de haine, à vrai dire contre ceux que j'ai dévalisés, javais déclaré la guerre à une classe dont l'homme de tout à l'heure était pour moi le représentant, et je trouvais en cette espèce de bataille sociale, une excuse légitime des actes que je commettais.

« Hélas ! tout cela devait être vain, mon enfant entouré de tous les soins et de tous les conforts des riches se mourait lentement, tout comme un pauvre qui a faim. La nourriture qu'il réclamait autrefois en pleurant, lui faisait maintenant horreur. Il repoussait doucement toutes mes gâteries, son doux regard était déjà comme voilé. Enfin, le jour vint où je dus le coucher dans l'étroit lit de bois d'où on ne se relève plus. Je le suivis jusqu'au cimetière, et je le vis déposer à côté de celle qui avait déjà emporté la moitié de moi-même. Après cela, je me remis en chasse. Ah ! la chasse au riche, c'est une belle chasse quand on a pour armes la haine et la vengeance. Je me suis mis à travailler, car il faut savoir même pour être voleur ; et bien souvent, quand entrant par hasard dans des pauvres maisons où je voyais des parents désolés auprès d'enfants hâves aux jolies figures d'affamés, les braves gens ne se doutaient guère le lendemain, que le grenier d'abondance qui se vidait dans leur maison était le pourcentage de la richesse du voisin, où la main du vol avait rétabli un équilibre relatif. »

Son court et sombre récit à peine terminé, l'homme se défendit d'un geste brusque. « Allons, mon garçon, rentre chez toi, va ! la besogne que je vais accomplir n'est pas faite à l'usage des mineurs. »

« Mais qu'allez-vous donc tenter, Bernard, dit le jeune homme d'une voix tremblante. »

« Aussi vrai que je me nomme de mon nom, lorsque j'aurai franchi la porte que tu vois, je m'appellerai la Vengeance et gare à celui qui se mettra en travers de ma route.

Quant à son fils à lui, à l'enfant pour lequel il rapportait jadis tant et tant de joujoux, je l'emmènerai avec moi pour lui donner une éducation en rapport avec son rang.

« Ah ! enfin, la lumière est éteinte. »

Les deux hommes sortirent furtivement de l'ombre où ils se dissimulaient, mais celui dont la vie tragique venait de se dérouler comme une sanglante vision observa l'impulsif tremblement de son jeune compagnon. Tout à coup il s'arrêta et arracha brusquement le sac que le garçon portait sur son épaule. « Rentre, te dis-je, la besogne de cette nuit n'est pas faite pour toi ».

Le geste avait été rude, mais la voix qui prononçait les paroles était douce, et ce fut d'un œil où brillait un passager attendrissement, qu'il suivit la fuite de son ami à travers le méandre des rues noires.

Après avoir jeté un dernier regard de veille autour de lui il monta doucement les marches du perron. Sous le porche de l'hôtel il prit sous son manteau une lanterne voilée et allait en diriger le furtif éclat sous la porte lorsque une sourde exclamation faillit lui échapper.

Sa lumière projetait tout entière sur l'enfant endormi et dans un geste inconscient d'impulsive défense, sa main chercha une arme dans les plis de son manteau. Mais le bruit si léger qu'il était avait interrompu l'innocent sommeil, et dans une sorte d'instinct obscur du danger qui planait sur sa tête il joignit ses petites mains et leva vers le sombre visage qui se penchait, un pur regard où tout un monde d'innocence se lisait. L'homme recula comme frappé de la foudre, il fit deux pas en chancelant et portant ses mains à son front comme pour en écarter une hallucinante hypnose. Enfin un gémissement sortit des lèvres serrées. « Ce sont les yeux de mon René, dit-il, de mon René et de sa mère. Oh ! tant que ce regard sera posé sur moi, je ne me sens capable de commettre aucun mal. »

Un long sanglot souleva sa large poitrine, il resta quelques secondes silencieux, puis brusquement, comme si

quelque force obscure le poussait inconscient, il prit l'enfant pâle, et doucement le berça contre sa poitrine.

Son extase durait toujours, l'entant avait appuyé sa petite tête bouclée contre la puissante épaule et le voile du sommeil avait clos ses paupières.

Alors, des yeux gris qui, depuis longtemps ne reflétaient que de sauvages passions, une larme, perle liquide, tomba sur les longs cheveux bouclés. Mais presque aussitôt des mains brutales s'abattaient sur l'homme et avant d'avoir repris concience, le bandit d'hier, le racheté de demain était ligotté de chaînes. Et tandis que d'un geste d'instinctive protection il se baissait pour ne point laisser choir l'innocent endormi sur son cœur, tout à coup les entraves tombèrent des poignets enchaînés. Le porche brillait d'une surnaturelle blancheur et il ne resta plus devant cette radieuse lueur, qu'un homme tremblant encore auprès d'un enfant pâle. Alors, solennellement une voix dit dans les airs : « Il sauve les autres, mais ne peut se sauver ! »

(A suivre).

L'AURISÉE

— « A l'auberge du village je suppose, mais cela n'importe pas ; je lui ai donné les quelques sous que j'avais sur moi, lui disant de venir ce soir au château recevoir le complément de ce qui lui était dû. »

— « Laissez-moi le panier dit Indrada et lorsque l'étranger sera là, prévenez-moi, n'oubliez pas que je veux absolument le voir.

Le croissant de la lune illuminait les cieux sans nuages et les scintillantes étoiles parsemaient d'or le manteau de la nuit, mais nulles nouvelles du colporteur ne venait encore finir l'attente d'Indrada et comme le roi des planètes apparaissait, accompagné des deux frères, le mortel et l'immortel, elle sortit inaperçue par la petite cour qui entourait le home maintenant désert de Cavan et de Zaza et elle se dirigea en hâte vers le village. Lorsque Carolina qui servait au comptoir reconnut la jeune châtelaine elle s'exclama en élevant les mains avec surprise : « Comment mademoiselle, vous ici, et seule à cette heure de la nuit !... »

— « Il n'est guère que dix heures et celui qui, pour des raisons que j'ignore, était mon ennemi a disparu. »

— « C'est vrai, mais les mauvaises pièces ont l'habitude de revenir. Que puis-je faire pour mademoiselle ? »

— « La nuit était si belle qu'au lieu d'envoyer Kaddour je suis venue moi-même payer le colporteur qui se repose dans votre auberge et auquel je dois une petite somme pour des gâteaux et des bonbons. »

— « Aucun colporteur n'est descendu chez nous autant que je sache, mais je peux m'en assurer » et appelant son mari, Carolina demandait : Giuseppe, Giuseppe, y a-t-il à l'auberge un colporteur étranger ?

— « Non, Kaddour est déjà venu me poser la même question, mais il n'y a que lui qui l'ait rencontré et aucun de mes clients n'a vu l'étranger. »

Déçue une fois encore, Indrada quitta l'auberge après une parole aimable pour chacun et en arrivant au château, elle éprouva le désir de revoir l'appartement occupé naguère par les grands amis dont le souvenir lui était toujours présent.

Dans la chambre où elle s'était reposée la nuit de l'attentat contre Cavan, elle retrouva intact l'amas de coussins qui avait formé sa couche ; et ce fut étendue sur eux qu'elle but avec délice un demi-verre d'une eau claire et pure dans laquelle elle venait de verser une seule goutte du précieux liquide qu'elle avait emporté en quittant sa chambre. Presque instantanément après, un sentiment ineffable de repos pénétrait tout son être et bientôt elle s'endormit profondément comme elle n'avait pu le faire depuis la nuit tragique où son aura retira la vie de l'homme, qui lâchement cherchait à prendre celle de Cavan.

Tandis qu'Indrada reposait ainsi en une paix profonde, une forme de haute taille se levait sous l'Arbor-Vitae et gagnant la pièce sans que nul bruit dévoilât sa présence vint prendre place près de l'horloge à laquelle Cavan s'était adossé.

A l'heure même où Zaza avait disparu sous les eaux cristallines du lac d'en haut, cette horloge s'était arrêtée, mais au contact de l'étranger qui lui imprimait une légère oscillation, le balancier se remit en marche rythmant de son tic-tac monotone la respiration régulière de la dormeuse.

Non loin d'elle, l'inconnu restait toujours silencieux et im-

mobile comme une statue et lorsque la royale planète inonda de clarté la haute fenêtre dont le rideau n'était pas tiré, une brume violette émana de l'homme vers Indrada et l'enveloppa de son surombrement couleur d'améthyste orientale.

Graduellement apparurent autour d'elle dans le violet profond, des arcs de cercle concentrique de radiance cramoisie, or et saphirine avec leurs couleurs intermédiaires. Les arcs de cercle étaient formés par neuf rayons lumineux sur douze dont cinq étaient invisibles. Une fois seulement les lèvres de la dormeuse s'entrouvrirent et elle murmura :« Que c'est merveilleux ! que c'est merveilleux ! c'est l'Arc d'Indra ». La lumière aurique manifestée dans le surombrement de la puissance protectrice, s'approfondit et s'étendit jusqu'au rivage de la mer, formant sur ses eaux un large sillon de lumière où les poissons se réfugiaient. Par un isthme étroit elle atteignit la mer symbolique, plus que toute autre emplie de l'image et des signes d'événements joyeux dont l'attente même illumine l'intégralité de ses eaux.

Le sillon de lumière gagnant alors le golfe de l'est poursuivit sa course à travers l'océan Indien, jusqu'à l'île de l'est sud-est. C'est sur l'une des hauteurs de cette île en forme de penenim que jadis une émanation de Vichnou, descendant vers la terre, laissa l'empreinte de son pied, comme un signe éternel de la manifestation du Dieu Incarné et de l'apparition de l'aube lumineuse de la vie psychique en l'être terrestre. C'est aussi de là comme d'une gradation élevée que montera un jour le suprême Bouddah, selon les paroles du Keves de l'Occident lointain : « Nul ne peut descendre des extensions s'il n'y est d'abord monté. »

A l'extrémité sud de l'île un groupe d'indigènes pauvrement vêtus se tenait debout en silence,le visage tourné du côté d'une des petites îles verdoyantes plantée de palmiers. Sous leurs beaux ombrages un jeune indigène s'in-

clinait. Autour de lui, aux quatre coins du carré (c'est-à-dire selon la forme actuelle, où le Nord et non l'Est prend la place supérieure) vers le nord-estetle nord-ouest, le sud-est et le sud ouest, quatre hommes également indigènes veillaient : c'était de l'homme qui s'inclinait au milieu d'eux sous une touffe de palmiers que le surombrement améthyste était reçu par le colporteur et dirigé vers Indrada. Lorsque les premiers rayons du soleil teintèrent de pourpre les eaux de la mer, un détachement de cavalerie anglaise passa le long du rivage où se tenaient les indigènes toujours silencieux et graves comme les arbres mêmes qui leur servaient d'abri. Un des cavaliers repoussant l'un deux s'écriait : « Ecartez-vous donc maladroit, ne voyez-vous pas que le Général à la tête de son état-major prend son galop matinal ». Avec obéissance, lentement, les hommes s'éloignèrent du rivage et bientôt disparurent derrière les rochers. L'officier qui avait parlé attendit le Général e son escorte à l'endroit que les indigènes venaient d'abandonner et s'adressant à un de ses camarades, il lui disait : « En vérité, ces gens deviennent de plus en plus stupides, de plus en plus abrutis ».

« Il vaut mieux qu'il en soit ainsi répondit le général qui avait saisi le propos, moins est grande l'intelligence des vaincus,plus est facile la tâche des vainqueurs : même après la défaite ces imbéciles continuaient à vanter leur pouvoirs psychiques, mais quand ils s'aperçurent que leur prétention leur apportait plus de désagrément que de respect, ils y renoncèrent bien vite. A l'heure actuelle il n'y a guère plus que les fakirs qui font des tours miraculeux pour gagner de l'argent, qui cherchent encore à faire croire à leurs pouvoirs. Le bon sens Britannique est de force à lutter contre de plus malins que de tels « Abraca dabra ! »

When the lion and the unicorn
Fought for the crown

The lion beat the unicorn
Upstairs et down »

Le Général riait aux éclats de sa propre plaisanterie et sa servile escorte répéta en écho le rire de son chef.

Tous ces rires heurtèrent sur leur route le rocher derrière lequel les indigènes avaient disparu et ce rocher répercuta sinistrement le bruit joyeux.

***

Le jour se levait à peine, lorsque le colporteur reprenant le chemin qu'il avait suivi la veille, gagna les gorges étroites de la montagne par lesquelles Cavan et Zaza étaient montés peu de temps auparavant pour se diriger vers le lac limpide.

Carolina qui se levait avec l'alouette, le vit gravir le sentier escarpé, jusqu'à ce qu'un tournant le cachât à sa vue.

Elle s'habilla et descendit aussitôt pour servir sa clientèle matinale et quand un peu plus tard Giuseppe entra dans la salle, elle chuchota à son oreille. « J'ai vu le colporteur monter vers le lac cristallin dès le lever du soleil.

— « Que diable allait-il faire là dit Giuseppe, ne rêviez-vous pas ma petite femme ? Carolina répondit en faisant un signe de croix. « Que la Sainte Vierge et tous les saints nous protègent ! »

— Nous protègent de quoi ? demanda Giuseppe, mais Carolina ne répliqua rien et l'entrée de deux clients mit fin aux questions de son mari.

***

Tandis que le vin rouge circulait aux mains des ouvriers attablés à l'auberge à l'heure matinale, la consternation régnait dans le château, car Indrada n'était pas dans sa chambre dont le lit n'avait pas été défait. Tout d'abord Gauza, Yamina et Ayasha, puis les trois hommes de leur choix et peu à peu toute la maison se mit à sa recherche,

explorant en tous sens le château, les jardins, le bosquet d'olivier ; ce fut peine perdue, la jeune châtelaine restait introuvable.

Carolina et Giuseppe étaient encore au comptoir lorsqu'un homme d'écurie apporta la nouvelle de cette incroyable disparition et ce fut chez Carolina une explosion de surprise et de douleur sincère. « Ne le disais-je pas qu'un malheur nous menaçait, n'avais-je pas raison de demander que la sainte Vierge et tous les saints nous protègent ! Mademoiselle Indrada est disparue ! elle qui était hier au soir dans cette maison ! «

Le visage de Giuseppe avait pris une expression de gravité inaccoutumée : « Disparue, dit-il, mais je l'ai rencontrée près de la porte de la ruelle qui conduisait au logis de Cavan et de Zaza ; peut-être n'a-t-on pas pensé à l'y chercher. »

« Cours au château et dis ce que tu as vu, s'écriait Carolina, et avant qu'elle eût achevé de parler, Giuseppe s'était précipité sur le chemin du château. Au bout de quelques secondes ayant pris un raccourci entre une étroite haie d'églantiers il fut heurté violemment par un cavalier qui allait bride abattue et n'eut que le temps de faire cabrer son cheval en tirant ferme sur les rennes pour éviter un accident. « Je suis bien aise de ne vous avoir pas fait de mal Giuseppe, vous couriez au château comme si votre vie était en jeu.

— Oui Caïd, parce que la jeune châtelaine qui était venue chez nous cette nuit même à dix heures pour voir un colporteur étranger auquel elle avait fait quelques achats, n'a dit-on pas reparu au château et j'allais conseiller de faire des recherches dans l'appartement de Caan et de Zaza près duquel je l'avais vue.

« N'en parle à personne Giuseppe, promets-le moi, sur... » dit le Caïd en faisant un signe mystérieux qui lui assura aussitôt l'obéissance de Giuseppe. Il vit alors avec surprise Sidi-Hamed galoper jusqu'au bout de la ruelle, puis,

enlevant son beau cheval, lui faire franchir une haute haie, et finalement se diriger à toute vitesse à travers champs, non pas vers le château, mais vers sa propre demeure.

Une demi-heure plus tard, Sidi-Hamed entrait suivi de Zorah dans la chambre où dormait Indrada. La soudanaise agenouillée sur des coussins, se penchait sur la jeune fille pour écouter attentivement les battements de son cœur ; « elle dort du sommeil de trance » dit-elle en se relevant, mais c'est un sommeil auquel elle a été préparée par une libation occulte ; il pourra se passer longtemps avant qu'elle s'éveille et je suis inquiète à son sujet.

— « Vous soupçonnez donc quelque danger » demanda le Caïd ?

— « Pas du sommeil lui-même, mais de la secousse qu'elle éprouverait si elle était dérangée et cela peut arriver ici d'un moment à l'autre. »

— « C'est vrai, sa disparition va être ébruitée de tous côtés et donna Silditrez Ignacio ne tardera pas à venir armée de toutes les foudres de la loi et de l'église. Cette recherche aura pour effet de légitimer l'occupation du village et peut-être celle du château lui-même par les Corbeaux légaux et religieux et il pourrait s'en suivre à la fois l'enlèvement d'Indrada et la découverte « du Nid d'Aigles ».

De lourds nuages prêts à tomber, assombrissaient la nuit lorsque Kaddour fit sortir une charrette de fourrage attelée de deux forts chevaux et sur laquelle avaient pris place Gauza et Carolina.

En arrivant sur la route, un bucheron croisa l'attelage et reconnaissant Carolina il l'interpella gaîment : « Je suppose que vous venez pour les atours et falbalas que les mauresques ne savent pas repasser convenablement ? »

— « Justement » répondit-elle ; il y a des années que

chaque jeudi soir, je viens prendre le linge pour lequel je suis bien payée. »

— « Et le fourrage ? »

— « Kaddour et Giuseppe y ont été occupés toute la journée, car il faut se hâter, avant que la pluie et la neige n'aient rendu les routes impraticables ; ceci est la dernière charge et Kaddour a été assez obligeant pour m'éviter une partie du chemin. »

— « Bonsoir voisine. »

— « Bonsoir voisin, bonne nuit. »

Et le bucheron s'éloigna en fredonnant la *Marseillaise.* A peine le son de sa voix s'éteignait-il dans le lointain que Kaddour et Giuseppe apparurent portant avec précaution une corbeille sur laquelle se trouvaient des jupons blancs ornés de volants et de dentelles qui avaient été simplement lavés. Ils mirent la corbeille derrière la charrette, la recouvrant légèrement d'une couche de foin.

— « Que faites-vous Giuseppe, s'écria Carolina, « vous allez salir le linge et j'aurai la peine de le relaver. »

— « Pas du tout répliquait Kaddour stoïquement, le fourrage est propre et s'il pleut il garantira le linge des premières gouttes.

Les chevaux vigoureux démarrèrent vivement vers le Térébinthe sous lequel Alano et Gaspar avaient conversé, mais au lieu de rentrer au village, Kaddour à la tête de son attelage prit le chemin de la montagne.

— « Que veut dire ceci » s'exclama Carolina, « si vous suivez cette route je descendrai ici et Giuseppe m'aidera à porter à l'auberge la corbeille de linge. »

— « Non dit Giuseppe, je suis du matin au soir dans la salle enfumée et je me sens tout ravivé à la pensée de respirer un peu l'air de la montagne; nous irons donc à la ferme avec Kaddour. Lorsqu'il aura déchargé le fourrage il nous ramènera jusqu'à notre porte ; eh ! Kaddour ? »

Kaddour répondit par le seul monosyllabe : « Bon ».

La route devenait de plus en plus raide et les vaillants

chevaux tiraient avec de plus en plus de peine : « Le chemin de la ferme est cette nuit extraordinairement long » remarqua Carolina. Ce à quoi son mari ripostait sentencieusement : « Un voyage semble toujours plus long la nuit que le jour ».

La charrette s'arrêta enfin devant quelques tentes en poil de chameau d'où surgirent des hommes, qui silencieusement dans l'obscurité dételèrent les chevaux essoufflés et les remplacèrent par des chevaux frais.

« Je demande à descendre et je voudrais un verre d'eau dit Carolina : où sommes-nous? Kaddour doit s'être égaré, ou quelque chose se passe que je ne comprends pas... » « Ne vous dérangez pas » prononça Giuseppe et tandis qu'il parlait un des hommes offrait à Carolina un bol de lait caillé.

Lorsque la charrette se remit en route les hommes du douar l'entourèrent et graduellement elle fut suivie par d'autres hommes qui sortaient de tous côtés, apparaissant derrière les tiges des chênes-lièges, des cèdres, ou surgissant d'entre les grottes naturelles. Au bout d'un certain temps le groupe se grossit d'une petite troupe de gens au visage bronzé, au costume pittoresque, qui portaient des torches aux reflets rougeoyants et tenaient par la bride de vigoureux mulets.

A leur vue, l'expressive figure de Gauza devint radieuse et de ses yeux foncés jaillirent les éclairs de la joie : pressant avec force le bras de Kaddour elle lui murmurait d'une voix étouffée par l'émotion : « Dites-moi, dites-moi où nous allons ?... »

— « Au nid d'Aigle » répondit-il, « vous n'avez pas peur ? »

— « Moi, peur ! ne suis-je pas Sicilienne, née de brigands ? Pourquoi ne m'aviez vous pas dit que vous étiez un Aiglon, je vous aurais aimé mille fois mieux ? »

— « Nous devons nous taire répondit-il, puis il ajouta à voix basse : « Notre jeune châtelaine dort dans la corbeille

sous les volants et les dentelles et notre chef invite à séjourner dans le nid d'aigle tous ceux qui pourraient révéler ses traces ».

« Que Dieu le bénisse » dit Gauza avec ferveur.

L'invitation de Sidi Hamed ou comme ses partisans les nommaient d'En Nser, était loin d'avoir charmé Carolina et ce fut avec des cris, des larmes et des lamentations qu'elle accueillit l'idée du séjour au nid d'aigles. Elle accusait violemment Giuseppe de l'avoir trompée en lui assurant qu'il n'avait qu'un même culte comme un même pays, alors qu'il appartenait à la famille des brigands. Giuseppe la réconfortait de son mieux disant : « Pour être ce qu'on est convenu d'appeler un brigand, je n'en suis pas moins un bon fils de notre sainte mère l'Eglise et Gauza vous dira que les plus illustres d'entre nous se présentent à la sainte table et reçoivent l'Eucharistie avant d'entreprendre leurs plus hauts faits ; il n'est même pas rare qu'un saint prêtre leur donne d'avance l'absolution pourvu qu'ils promettent en cas de réussite, une bonne part du butin à l'indulgent confesseur. » « Et d'ailleurs ajoutait-il en manière de conclusion,une femme doit-elle faire de la politique ? Ma mère qui était une mauresque me répétait sans cesse : l'homme est responsable de sa femme, mais la femme n'est pas responsable pour l'homme. » Tous ces beaux raisonnements n'arrivant ni à calmer ni à persuader Carolina, son mari reprit sa place parmi ses confrères, au dernier rang de la procession toujours croissante au milieu de laquelle le précieux panier était porté sur une litière.

Il se passa alors un fait étrange : Kaddour rejoignit Carolina et d'une voix persuasive il lui insinua : « La route que vous devez suivre est étroite et dangereuse et vos yeux sont aveuglés de larmes et votre main est tremblante. Quittez votre monture et prenez le petit mulet au pied sûr que j'ai amené pour vous ; le jeune animal est si bien dressé qu'il vous suffira de suivre le balancement de la

selle et de vous laisser aller comme si vous étiez dans un berceau. » Et sans attendre de réponse. Kaddour souleva doucement Carolina et la hissa sur le dos du petit mulet dont les yeux vifs, les oreilles pointées en avant, disaient l'aimable caractère.

La surexcitation de Carolina était telle, qu'à peine elle nota le changement de monture et ce ne fut qu'en se trouvant sur les bords escarpés d'un précipice entre les hauteurs majestueuses et la mer qu'elle constata que ses compagnons l'avaient grandement distancée.

Prise de vertige et de crainte sur ce chemin abrupt que le petit mulet suivait avec une apparente insouciance, Carolina éprouva un véritable soulagement lorsqu'elle le vit s'engager allègrement dans une ravine contournant la hauteur rocheuse, puis descendre au galop un sentier mieux tracé qui l'amenait bientôt en vue d'un grand douar. Joyeusement accueilli près d'une des tentes par des femmes et des enfants, Carolina était reçue elle-même avec toutes les marques de courtoisie qui distinguent les mauresques bien élevées. Conduite vers un appartement meublé avec élégance et confort, deux négresses ne tardèrent pas à lui offrir avec un bol de lait caillé, les couscous aux raisins secs et aux amandes. Mais ni cette hospitalité raffinée, ni la vue de la couchette aux couvertures de couleurs multiples sur laquelle s'étalaient les riches vêtements de rechange, ne pouvaient calmer l'inquiétude, la peur et la colère de Carolina, et lorsqu'à bout de force, épuisée par la faim, elle finit par goûter aux mets qui lui étaient servis, ces divers sentiments s'apaisèrent à peine : « Je veux parler aux maîtres de la tente » dit elle résolument aux négresses qui la servaient. Une mauresque d'âge moyen grande et svelte se présenta bientôt : « De quel droit ai je été amenée ici ? Pourquoi suis-je séparée de mon mari ? »

« C'est Laurette le mulet de mon fils aimé qui vous a

conduite ici et nous ne sommes pour rien dans votre venue. »

Un instant déconcertée, Carolina reprit ;

« Il est inutile de déguiser la chose ; je suis prisonnière et vos deux négresses sont mes geolières, mais nul ne peut me séparer de Giuseppe parce que je suis sa femme et je demande à le rejoindre. »

Un sourire énigmatique plissa les lèvres de la Mauresque qui répondit :

« L'Aiglonne seule qui est une avec son aigle peut monter avec lui au nid.

* *

« Les Aigles » se réunissaient sur une hauteur inaccessible, formant une splendide forteresse naturelle dont les inexpugnables remparts avaient encore été fortifiés par des mains habiles. De nombreuses grottes creusées dans le rocher et entourées de cavernes de stalactites étaient pour « les Aigles » de confortables habitations. Dans une petite chambre intérieure luxueusement meublée, Indrada toujours en profond sommeil de transe reposait sur un amas de couvertures pliées ; auprès de sa couche, assise sur le tapis, Zorah filait de la laine à l'aide d'une petite navette, selon la mode mauresque. Un feu brillant se consumait dans le haut brasero de cuivre jaune aux fines ciselures.

De temps en temps la soudanaise allait vers la porte entr'ouverte. semblant attendre quelqu'un, puis elle se remettait doucement à l'ouvrage. Bientôt Cauza entra en disant : « Le grand marabout est là et il refuse de manger ou de boire avant d'avoir vu celle qu'il doit rendre à la vie active ».

— « Veuille Allah qu'il en soit ainsi répliqua, Zorah d'un ton pénétré; Ben Abdallah, comme chacun le sait au Soudan, exécute des merveilles, c'est pourquoi j'ai persuadé au chef qui commande en l'absence d'En Nser de le faire venir sans retard, mais il exigeait qu'il fût amené les yeux

bandés et je craignais que le marabout n'acceptât pas cette condition... Maintenant qu'il est ici tout est bien. »

Comme elle achevait de parler, la porte s'ouvrit et un homme parut sur le seuil. Gauza quitta la pièce obéissant à un geste de Zorah qui restée seule avec Ben Abdallah se prosternait devant lui et baisait avec ferveur les bords de son vêtement. « Loué soit Allah le Magnifique, qui a permis au fils du prophète favorisé de riches dons, de venir jusqu'à nous pour accomplir son œuvre de miséricorde ». Levant alors pour la première fois ses yeux vers le visage de l'homme auquel elle s'adressait, un cri étouffé de surprise et de crainte s'échappa de ses lèvres.

— « Qu'y a-t-il ? questionna l'étranger doucement ».

— « J'avais ouï dire que Ben Abdallah était un auguste vieillard et vous êtes à la fleur de l'âge... » — « Qu'importe. Le temps se compte par les actes et non par les années ».

En disant ces mots, il s'approchait de la couche sur laquelle Indrada paraissait reposer en sommeil inconscient et il restait debout près d'elle, les yeux fermés, comme tendu en une concentration profonde de toute sa pensée. Et Zorah silencieuse et immobile telle une statue d'ébène, ne détachait pas de lui son regard pénétrant.

— « Vous êtes, si je ne me trompe, une descendante de l'ancienne famille des rois Soudanais », interrogea bientôt l'inconnu. Zorah inclina la tête en signe d'assentiment.

— « Je peux alors parler avec vous librement, car quelle que soit la cité, la nation qui nous a vus naître, nous sommes un ; un en force, un en la connaissance de ce qu'on est convenu d'appeler la science occulte ; un surtout en la volonté et le désir de réaliser tous les possibles ».

Quelque chose comme un sanglot s'échappa de la gorge de Zorah, mais elle ne prononça pas un mot.

— « Dites moi demanda l'étranger quelle est votre pensée au sujet du sommeil de l'enfant ? »

— « Je pense qu'en raison de conditions que j'ignore, elle a été aurisée de façon à pouvoir quitter son enveloppement le plus dense, pour travailler dans quelque degré d'être plus raréfié à un but très grand que j'ignore aussi ».

— « N'avez-vous aucune idée, aucune conception du degré d'être dans lequel travaille ce qui est extériorisé ? »

— « Non ».

— « Reposez-vous et sentientez. »

Tout en parlant il posait sa main sur le front de Zorah, dont les yeux se fermèrent et qui s'endormit étendue sur le tapis de peau de mouton.

L'homme alors lui demanda :

— « Que voyez-vous ? ».

— « Rien si ce n'est une brume violet foncé ».

— « Regardez au travers de cette brume ».

— « Je regarde et je vois Indrada ».

— « Veillez ».

— « De son être qui repose sur la couche je vois des rayons cramoisis se diriger vers la brume violette et entrer en elle Les extrémités des lignes si nombreuses que je ne peux les compter, se changent du cramoisi en carmin, et au centre, je vois de nouveau Indrada, mais une Indrada plus belle ! L'Indrada à la lumière carminée dépasse de beaucoup en éclat et en beauté celle qui dort sur la couchette ».

— « Pouvez-vous discerner son entourage ? ».

— Non. Je la vois complètement entourée d'eau, j'en conclus par conséquent qu'elle se trouve sur une île. Je sentiente aussi qu'il y a plusieurs hommes présents, mais je ne les vois ni ne les entends, sauf un ».

— « Et celui-ci ? »

— « Est aussi à ce que je devine, en connexion avec un corps nervo-physique, car d'une forme que je distingue

confusément et qui s'incline parmi des hommes que je sens l'entourer, sortent des lignes carminées se dirigeant vers la chambre où nous sommes. »

— « Et ces lignes carminées qui sortent de la pièce ou s'y convergent, portent-elles quelque chose? »

Zorah fut quelque temps silencieuse, puis elle dit : Oui, les lignes qui se terminent en la forme d'Indrada ont l'apparence d'une topaze rose ; celles qui viennent ici sont semblables à une lumière carminée au milieu d'une brume violette ».

— « Donc, le rapport nerveux est établi, dit l'homme à voix basse ; éveillez-vous Zorah, éveillez-vous. » Et comme la soudanaise ouvrait les yeux, il se pencha sur la couche où Indrada demeurait immobile et lui donna de sa propre vitalité nervo-physique, puis se tournant vers Zorah il demanda : « Savez-vous l'origine de ce que les vainqueurs appellent la coutume barbare ? »

— Ce doit être la même que celle de l'usage autorisant le guerrier qui marche au danger à prendre sa femme en croupe, pour qu'en cas de malheur ou de perte d'état ils ne soient pas divisés et qu'ensemble ils puissent être victorieux dans la région nerveuse ? »

— « Vous l'avez deviné ; dans le passé lointain, certaines rares sensitives qui s'étaient accoutumées à s'extérioriser en degré nerveux et à pénétrer en pleine conscience dans la région dangereuse où elles voulaient travailler, trouvèrent nécessaire d'entrer dans ce degré immédiatement après la finale extériorisation de leur compagnon.

Cet acte était *toujours entièrement volontaire.* Au cours du temps, lorsque la science psychique se fut graduellement déformée, le désir de la passive fut érigé en coutume et l'on s'habitua à regarder comme une disgrâce pour la veuve de survivre après un homme de renom. Mais en certains cas, des sensitives pouvant entrer dans la région nerveuse et y agir en pleine conscience ayant éprouvé le regret de leur sacrifice, attirèrent subitement vers le corps

par l'intermédiaire de leur aura des êtres adverses et parfois autres qu'humains qui prirent la place de l'être nerveux extériorisé, produisant ainsi du danger et de la confusion. Et ce fut afin d'éviter la possibilité du retour de l'être nerveux de la sensitive au corps nervo-physique ou sa possession par des êtres autres que l'homme qu'on établit l'usage de brûler les corps. »

— « Actuellement les conquérants s'y opposent, dit Zorah ? »

— Oui, affirma son interlocuteur ; l'homme soi-disant civilisé détruit ou défend tout ce qui n'est pas à la portée de son jugement, et c'est ce qui le rend un fléau si terrible pour tous les autres habitants de la terre. »

Tandis que le « Nid d'Aigles » recevait ses nouveaux hôtes, le château et le village étaient en émoi et la vie de leurs habitants, si calme d'ordinaire, devenait par la succession des événements pleine de trouble et d'anxiété.

Peu de jours après que Carolina emportant sa corbeille de linge eut pris le chemin de la montagne, le jeune Caïd annonçait aux autorités que sa présence était nécessaire dans une oasis éloignée, vers le milieu du Sahara ; il réclamait en conséquence la permission de s'absenter, et comme il était riche, influent, et qu'il avait une réputation de loyauté impeccable envers les conquérants, son désir ne rencontra aucune opposition ; il lui fut seulement imposé de mettre en son lieu et place et sous sa responsabilité quelqu'un pouvant assurer l'ordre.

Pour des raisons ignorées de tous, le cousin du Caïd, Si-Djilalli qui avait été désigné pour le remplacer durant son absence, demanda qu'on lui accordât une petite escorte composée d'une compagnie de spahis, de quelques gens du château et du village et même de quelques respectables fonctionnaires qui accompagnassent avec lui le jeune Caïd lors de son départ pour le grand désert.

Ce fut ainsi qu'une gaie procession passa un certain jour avant le lever du soleil par la grande rue du village

et fut sans cesse augmentée par nombre de ses habitants, hommes, femmes, enfants joyeux de monter à sa suite les sentes escarpées des hauts plateaux.

Mais la gaîté de l'insouciante procession fut vivement déconcertée et changée en grande surprise lorsque subitement la route fut barrée par une petite troupe d'officiers à cheval accompagnés de douaniers et de gendarmes qui se mirent en devoir de fouiller et d'examiner minutieusement jusqu'aux sacoches de selle du jeune Caïd et plus spécialement encore les lourds sacs de blé qui étaient portés par des chameaux. Sidi-Hamed ne protesta contre ces investigations inattendues qu'au moment où l'on allait découdre un grand sac aux brillantes couleurs.

— « Je serais obligé qu'on veuille bien ne pas toucher à ce sac, dit-il, car il contient certaines graines très fines qui, dit-on, pourront fleurir dans le sable du désert et j'ai eu tant de peine à me les procurer que je voudrais bien ne pas en perdre une seule. » Les hommes qui s'apprêtaient à couper la corde parurent se rendre à l'injonction, mais lorsqu'ils pensèrent n'être pas observés ils enfoncèrent de longues aiguilles dans toutes les parties du sac. Le jeune Caïd s'en aperçut et souriant à part lui : « Imbéciles, pensait il, on leur a mis en tête que ma pupille peut être trouvée comme la coupe de Joseph dans un de ces sacs ! »

Si Djilalli chevauchait auprès de son cousin et de temps en temps ils échangeaient leurs impressions en quelques brèves paroles. De cinq ans plus âgé que le jeune Caïd, il avait la réputation d'être le plus intègre de tous les fonctionnaires indigènes ; parmi les brigands il occupait le rang de troisième chef ; le second était celui qui commandait au Nid d'Aigle.

(A suivre).

QUESTION I.

On nous dit que vous avez des séances ; cependant vous n'approuvez pas le spiritisme. Je cherche et trouve dans la Philosophie Cosmique plus de profondeur de connaissance, d'espoir et de charité pratiques, que je n'en ai trouvé auparavant ; mais j'aimerais vous comprendre mieux.

Comme nous l'avons expliqué amplement dans la brochure sur le Spiritisme publiée par Max Théon il y a quelques années, ce qui est actuellement appelé Spiritisme, où l'on prétend évoquer les manes ou pitris des séparés, fut autrefois et hiérarchiquement une branche de la science qu'un assez petit nombre de personnes seulement furent autorisées à pratiquer; cette précaution fut prise dans l'intention d'éviter la violation de la loi de charité à l'égard des séparés qui avaient entièrement ou en partie conservé leur individualité nerveuse, psychique et mentale, et aussi en vue de protéger les évocateurs ou assistants d'un danger imminent et en plusieurs cas permanent.

Des séances ou réunions où se mettent en rapport ceux qui sont en affinité peuvent avoir lieu pour des objets qui n'ont aucune connexion avec l'art et la science de la nécromancie, ou évocation des êtres plus raréfiés des séparés, science qui, sauf sous certaines conditions difficiles et rares, surtout en Europe, où le soi-disant art ou science occulte ne s'est jamais remis du coup qu'il a reçu lors de la tuerie et de la dispersion des Druides (et même des Dryades) est illégitime pour ceux qui reconnaissent la loi de la charité, une avec la justice, en raison du gaspillage des forces de l'évocateur et des assistants,et des séparés quand ils entendent l'évocation et y répondent, et en raison de l'immense danger d'établir des rapports avec certains êtres nerveux qui pour leurs propres objets prennent la similitude et les caractéristiques des séparés évoqués.

II.

La Revue Cosmique parle du Soma comme produisant deux puissants effets qui, si je comprends bien, sont directement opposés l'un à l'autre, la paix du calme repos et l'extase. La coupe du Soma qui produisait ces effets opposés était-elle la même, et l'effet dépendait-il de ceux qui y participaient, ou était-elle préparée différemment.

Si la question n'est pas indiscrète, je serai bien aise d'apprendre quelque chose et même tout ce qui se rapporte à la libation du Soma, ceci est pour moi d'un spécial intérêt.

La plante Soma qui est tant louée, et même exaltée au-dessus de toutes autres plantes dans le Rig Veda et autres ouvrages anciens, doit sa célébrité à ses pouvoirs médiumniques, ou, pour s'expliquer plus clairement, à sa capacité de concentrer et de diffuser, de recevoir et de donner des forces, et plus particulièrement des forces humaines. C'est pour cette raison que la boisson du Soma est généralement préparée au milieu des solennels rites cérémoniaux, qui sont favorables pour attirer au Soma certaines forces spéciales émises par les illuminés ; ces forces, le Soma les attire et les diffuse comme un aimant attire et diffuse une certaine sorte de force. A une certaine étape de l'absorption des forces, ceux qui veillent donnent le signal et le liquide est alors versé dans des petites coupes de bois d'une certaine mesure et distribué à ceux pour qui il est préparé. L'efficacité de la boisson du Soma dépend non-seulement des forces émises, absorbées et diffusées par le Soma, mais de la nature attributale nécessaire au récepteur ; il est essentiel aussi que celui qui émet et celui qui reçoit soient en naturelle affinité l'un avec l'autre. Lorsque la boisson du Soma est dûment préparée par ceux qui possèdent la volonté, la connaissance et la puissance, elle est efficace pour aider à se développer les sept sens endormis ou non évolués. Elle ouvre, pour ainsi dire, les portails du temple jusqu'ici fermés, quelquefois en un calme et profond sommeil, quelquefois par l'extase. Non seulement

la plante du Soma, mais toutes les plantes tenues comme sacrées par les anciens, l'étaient à cause de leur spéciale faculté de réception et de diffusion de certaines forces ou vertus. Lorsque ces plantes étaient dûment et sagement utilisées, elles étaient d'une grande valeur pratique, et dans chaque hiérarchie il y avait des hommes choisis et mis à part pour les préparer .

Généralement la force de réception et de diffusion était principalement dans la sève de la plante; pour cette raison, et non par aucun motif occulte, pour aucune superstition, elle était cueillie à de certaines heures et à de certaines saisons où la sève était la plus riche et la plus abondante.

III

Un correspondant écrit « *Il y a beaucoup de choses que j'admire dans la Philosophie Cosmique ; mais la pensée de la continuité de l'existence terrestre m'afflige. Je désire avec persistance m'échapper des liens de la chair, et j'aime à me figurer l'ascension de raréfaction en raréfaction, jusqu'à ce que je sois perdu dans l'Infinitude comme une goutte d'eau dans l'Océan.*

Puisque la pensée est la formation, il est possible que vous obteniez votre désir ; mais, en sa réalisation votre conception sera *pratiquement* inutile pour vous, *puisqu'il ne pourra rien rester de vous capable de sentientation.*

IV

Plusieurs des membres de ma famille et de mes amis ont embrassé la Philosophie Cosmique avec enthousiasme. Tout d'abord je considérais ce qu'ils me disaient de ses enseignements comme des songes utopiques, mais maintenant j'ai changé d'avis. Néanmoins je ne me sens pas disposé à devenir un cosmosophe parce que je suis non seulement content mais heureux de mon état actuel, et j'ai toujours trouvé bon de laisser ce qui est bien sans le déranger. Ai-je raison ou tort en ceci ?

L'objet de l'enseignement cosmique est d'améliorer

l'état actuel de l'humanité et de l'aider à remplacer la croyance par la connaissance, l'esclavage par la liberté, la misère par le bonheur. Si vous êtes satisfait et heureux, notre conseil à votre égard est : « Ne bougez pas ».

V

Pensez-vous me donner un moyen efficace de vivre en la paix intérieure parmi des personnes qui ne me sont pas du tout sympathiques ?

Toutes choses sont relatives, donc personne n'est absolument non sympathique. Peut-être le moyen le plus effectif par lequel vous pouvez atteindre la paix désirée est de chercher, parmi les personnes de votre entourage, quelques attributs ou qualités qui vous soient sympathiques et, autant que possible, de méconnaître celles qui ne vous sont pas sympathiques. Ceci n'est pas facile, mais c'est un moyen précieux de développement.

VI

Je suis positiviste et libre penseur. Je ne crois en rien au delà de la portée de mes sens, et pour moi ce que vous appelez le corps nervo-physique est tout.

Les sens peuvent être cultivés. Ce qui n'était pas à la portée de vos sens dans votre enfance l'est maintenant, et si votre mentalité est saine vos sens s'éveilleront, évolueront encore à des nouvelles sentientations. Il est pratiquement beaucoup plus avantageux de regarder le corps nervo-physique comme un tout en tout que de le regarder comme une prison et une chaîne dont on sera heureux d'être débarrassé. Néanmoins, puisqu'il cesse de fonctionner bien qu'il ne soit ni usé, ni endommagé, sous certaines circonstances, il paraît probable qu'il est sous l'influence de quelque chose d'autre que lui-même.

VII

Quoique je ne sois nullement convaincu de la vérité de la Philosophie Cosmique, la Tradition et la Revue me font perdre le goût d'autre littérature, qui, en comparaison, généralement paraît banale, sans originalité ni logique. Et ceci

est vexant. Peut-être, puisque vous êtes la cause de ma vexation, y trouverez-vous un remède.

Dressez votre mentalité à la rétrogradation, et apprenez à ne pas penser.

VIII

A quoi sert-il de publier une chose aussi démodée, aussi dénuée d'intérêt, que l'est le Rig Veda ?

A cette question quelque peu inattendue il est facile de répondre. Le Rig Veda — les Hymnes sacrés du pays Central — est publié en partie en sa primitive beauté, justement à cause de son profond intérêt, et en raison de son antiquité reculée. D'abord la Tradition Cosmique en cours de publication est empruntée surtout à l'enseignement Chaldaïque oral ; les cantiques Aryens sont en si étroite affinité, qu'ils ne laissent aucun doute qu'ils sont émanés d'une même source. Cela est important pour prouver l'exactitude de cette assertion indéniable et souvent mise en avant dans la littérature cosmique, que tandis que les religions sont divisées et subdivisées, le Soph est un et indivisible.

Par exemple, le Capable de tout pénétrer,de la Tradition Cosmique, et Indra du Rig Veda sont synonymes. Les deux manifestations de la Lumière ou Intelligence active, l'une non spiritualisée et non pathétisée, l'autre spiritualisée et pathétisée, de l'enseignement cosmique, sont identiques à l'Agni, le seigneur des milles sacrifices, et l'Agni du foyer, l'ami et le bienfaiteur de l'homme. L'enseignement de la Philosophie Cosmique sur les trois raréfactions qui entourent la surface de la terre, les raréfactions nerveuse, psychique et mentale se rapportent aux trois grands pas de Vishnou. La Philosophie Cosmique enseigne que par la culture, et partant l'évolution de soi-même, les individualités nerveuses, psychiques et mentales peuvent être conservées après leur séparation du degré nervo-physique ou actuel enveloppement extérieur ; ceci est fort bien illustré par la puissante et intéressante description et

classification des Pitris variés. La valeur prééminente de la conservation de l'homme dans son intégrité, et par suite l'ardent désir de la prolongation de la vie de l'être nervo-physique est le même dans la Tradition Cosmique et dans le Rig Veda. Ceux qui se vantent d'être les adeptes et les disciples des anciens Bouddhistes ou Illuminés et qui inculquent le principe chrétien très moderne qu'il est bon que les hommes évolués se « fassent (théoriquement au moins) des Eunuques pour pouvoir entrer plus facilement dans le royaume de Dieu », et qui soutiennent et recommandent la perte des états d'être, les uns après les autres, jusqu'à ce que *quelque chose* se perde dans le fameux Nirvana feront bien de lire, de noter, d'apprendre et de digérer le fait que l'invocation maintes fois rappelée, et même la suprême, des chanteurs des cantiques du Rig Veda est « *Donne-nous une nombreuse progéniture et prolonge nos vies pour que pendant longtemps nous puissions voir le soleil.* » Combien vrai est le dicton de l'ancien philosophe Phénicien ; « Bien des choses sont rares, mais rien n'est aussi rare que la logique. »

C'est en raison de la tentative de perfectionner la Tradition sacrée ancienne pour qu'elle soit à la mode et partant populaire, que sont nées la confusion, la banalité et la fausseté actuelles de la soi-disant théologie : confusion qui la rend inacceptable pour la raison et le sens commun, banalité qui la rend sujette au ridicule, et fausseté qui la sépare de la science.

Selon la parole du dernier des Initiés connus du monde occidental « Le service des Dieux est la liberté parfaite » et, en fin de compte, leur non service aussi. Ce qui est illégitime bien que souvent commode, est de se poser en adepte ou enfant d'un Dieu ou d'un culte adopté et d'agir en opposition directe à ses enseignements réels ou supposés.

BIBLIOGRAPHIE

C'est avec satisfaction que nous quittons « la Voix de Rama » et les tableaux de Rama, le disciple de ses maîtres vénérés, tels qu'il les présente lui-même.

Ne regardons que l'homme qui, dans la capitale du monde et au cœur de la soi-disant civilisation, fait ce que les autres ne peuvent pas faire et est ainsi un exemple vivant des capacités humaines, pratiquement presqu'inconnues en Europe — autant que nous le sachions.

Il est « passin strang, et wondrous pitiful » — pour parler comme Desdemone — de trouver ce rare médium assujetti à des conditions si défavorables qu'à la suite de ses expériences ses yeux restent renversés, qu' « il gît par terre » et est presque évanoui, et que pendant les expériences il a 120 pulsations. C'est extrêmement pitoyable, parce que si endurant que puisse être ce médium un tel état de choses devra graduellement nuire à son bien-être, et parce que sous des conditions plus favorables, des tels que lui peuvent être d'une très grande utilité pour le bien-être de leurs semblables et la réalisation de possibilités bienfaisantes : car nous n'acceptons pas un moment la vulgaire et facile explication de prétendus savants (qui sont trop fiers pour dire : nous ne comprenons pas, nous ne savons pas) *la tricherie.* En réalité, l'état social et les connaissances mondaines du médium sont sans importance relativement aux *phénomènes physiques*, sauf en tant que la culture, la courtoisie et le raffinement peuvent rendre plus agréables les rapports avec lui. Comme à

l'égard des enfants de l'art et du génie, de même en est-il à l'égard des rares médiums ; ils sont comme « des choses à part » indépendants des races ou des pays, *les enfants cosmiques.*

En réponse à quelques questions au sujet de la remarque qui parut dans la Bibliographie de notre numéro de janvier à propos des phénomènes physiques, ***il est nécessaire d'ajouter que leur intérêt est en proportion de leur utilité, de l'aide qu'ils apportent à la terre et à l'homme.*** Nous devons considérer le phénomène de la voyance, sans l'aide des yeux nervo-physiques, l'effective et rapide croissance des germes de plantes et d'animaux, le transport d'un endroit à un autre par des moyens non ordinaires.

Ces trois formes de phénomènes physiques (comme ceux qui ont voyayé en des pays orientaux en portent témoignage) sont pratiqués le plus généralement par les fakirs qui réalisent publiquement ces phénomènes.

En cosmosophes, il est bon de considérer jusqu'à quel point et pour quels buts ces pratiques pourront être utilisables pour améliorer les conditions actuelles de la terre et de l'homme.



Pour l'étudiant intelligent qui regarde la partie de dominos et la peinture exécutées les yeux bandés comme le *résultat de la voyance,* le grand avantage de pouvoir voir des objets physiques sans se servir des organes des sens physiques est évident, et cette expérience lui ouvre des perspectives susceptibles de grandement élargir l'horizon de sa pensée ; pour l'étudiant cosmosophe *qui ne reconnaît aucune division dans tout le monde de l'être,* cet horizon devient sans borne. Si la partie est jouée par d'autres moyens, l'expérience est encore d'un intense intérêt pour celui qui cherche, et il est naturel qu'un des plus dignes et des plus intellectuels étudiants de l'occulte soit présent et qu'il reconnaisse ainsi publique-

ment la valeur de tels phénomènes pour le libre occultiste aussi bien que pour le libre savant.

La deuxième expérience, celle de l'éclosion rapide du frai de poisson, peut être plus librement traitée publiquement et les bienfaits de cette pratique *à volonté* seront plus aisément manifestables.

Dernièrement, il a été pratiquement démontré qu'on peut redonner au sol, facilement et abondamment, des constituants qui ont été partiellement extraits par la culture des céréales et autres plantes, de sorte que chaque année les récoltes les plus utiles et les plus précieuses peuvent être produites. Mais cette découverte, bien qu'elle soit de grande valeur pour les propriétés productives du sol, ne hâte pas le temps du développement des plantes. La richesse du cultivateur et l'abondance de ce qu'il travaille à produire dépendent naturellement en grande partie de la durée de croissance des récoltes, des céréales, fourrages, fleurs pour parfums, grands arbres pour bois de charpente, etc.

Pour cette raison, le Chinois, qui est peut-être le plus habile cultivateur du monde, plante ses graines de blé en masse, comme un jardinier plante les graines de ses fleurs et de ses légumes, puis transplante les petites plantes. Par ce moyen, il peut cultiver le champ arable avec d'autres produits pendant le temps que les graines sont en train de germer. Or, s'il y a des personnes qui ont le pouvoir d'infuser leur vitalité dans les germes des plantes, de sorte que même des graines telles que celles de l'olivier et le palmier germent rapidement, et si, comme dans le passé, ceux qui possèdent ce beau pouvoir de vitalisation étaient organisés en un ordre, et qu'on leur fournît les plus favorables conditions pour qu'ils exercent leur faculté sous protection et sans souffrance, les forces de vitalisation sagement dirigées ajoutées à la pratique de la vitalisation du sol, effectueraient et assureraient l'amélioration des parties habitées de notre petite terre, si grande en possibilité; bien

plus, on pourrait rendre fertiles les hauteurs stériles des montagnes, et même les grands déserts.

Quant à la possibilité de faciliter l'éclosion des poissons, démontrée par le médium, elle ouvre un plus large horizon de réalisation de possibilités, un horizon qui est spécialement précieux parce qu'il tend vers l'amélioration pratique de la condition des femmes. La question, naturellement se présente à celui qui est témoin du phénomène de l'éclosion des poissons. *Pourquoi cette faculté bienfaisante de la vitalisation ne serait-elle pas utilisée, dans l'avenir, pour la rapide évolution de la semence humaine de sorte que le temps de la gestation, à présent si prolongée et si incommode, soit dominé?* La tradition constate que des enfants spéciaux naissaient généralement sept lunes après leur conception, et il y a des récits d'enfants nés sept semaines, sept jours et sept heures après leur conception. La coutume anti-scientifique actuelle, mentalement débilitante, est de ridiculiser ou de nier tout ce qu'on ne comprend pas. *L'expérience de l'éclosion rapide grâce à la médiumnité de l'homme, est d'une valeur incalculable pour éduquer la pensée. Car, la philosophie cosmique le constate, la pensée c'est la formation.*

Il n'est pas nécessaire d'insister davantage sur ces phénomènes.

Nous regrettons seulement que le médium soit assujetti à la fatigue et à la souffrance, *ce qui est contre la loi de la charité* et suggère que les *Maîtres vénérés* du nord du Thibet manquent de bonne volonté ou de puissance.

Et le résultat de telles expériences publiques ? Selon la coutume, la plupart des soi-disant savants accueilleront probablement ces phénomènes par des sarcasmes ou un dédain silencieux, regardant ou affectant de regarder le médium comme un tricheur et les assistants comme des sôts et des dupes. Graduellement, comme la dénégation les met en une posture ridicule, les soi-disant savants premièrement reconnaîtront l'existence de ces faits, ainsi que

ce fut le cas pour le prétendu magnétisme animal, (qui est une forme d'infusion de forces.) La vulgarisation d'un pouvoir qui n'est sans danger qu'en union avec une connaissance adéquate est toujours chose dangereuse. Dans la confusion actuelle la voie de la sagesse est très difficile à trouver : partout il y a de la lumière et de l'obscurité. Mais cette confusion, comme la séparation de l'être, est heureusement accidentelle et temporaire.

Une chose est essentielle au point de vue cosmique ; c'est que de tels sensitifs soient protégés de toute fatigue et de toute souffrance,et qu'on leur fournisse des conditions propres à leur développement continu, à leur bien-être et à leur bonheur. Si le vénéré, *le juste* signifie la justice, il doit en être ainsi, puisque la justice est inséparable de la charité. Si le sage signifie la sagesse, les initiés du Nord du Thibet, dont elle est l'attribut, *doivent savoir que l'exercice utile et bienfaisant de facultés telles que celles du sensitif, et l'office d'Inspecteur général et de propagandiste actif sont incompatibles.*

La curiosité et la recherche intellectuelle n'appartiennent pas à la même classe de mentalité : la première est passagère, la dernière éternelle.

Le Gérant M. J. Bucas.

Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON

Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON